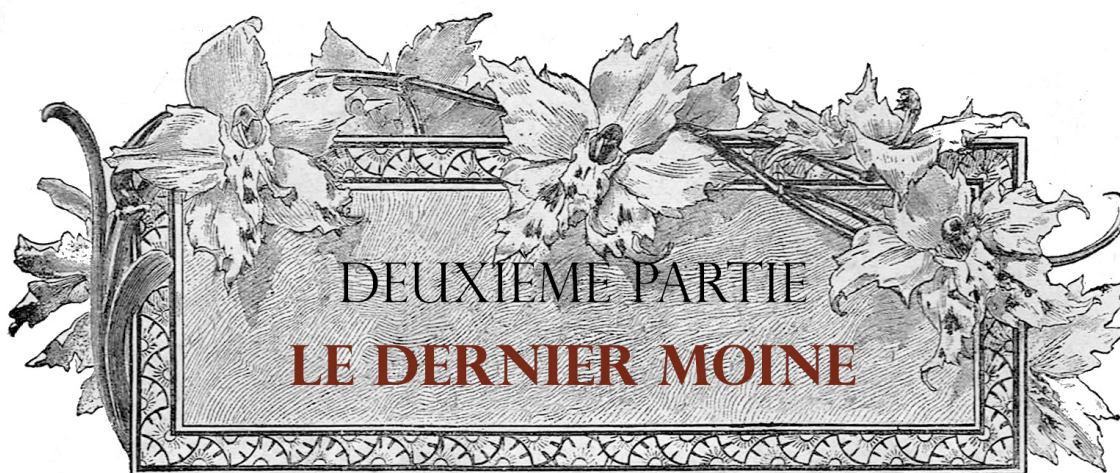




I

FRÈRE JACINTO DE DEUS

Les édifices religieux furent transformés
en assemblées révolutionnaires.

JOAQUIM ANTÓNIO DE AGUIAR

Relation

LES MOINES BENEDICTINS de São João de Alpendorada — quelle que soit la façon dont ils ont appris que ceux du monastère de Bustelo avaient pris les armes pour défendre leur couvent et que quelques-uns étaient morts entre Penafiel et Amarante — décidèrent d'imiter leurs frères, puisqu'ils étaient tous les fils du même patriarche, Saint Benoît. Frère Jacinto de Deus s'éleva contre la belliqueuse résolution de la confrérie d'Alpendorada, critiquant vivement l'outrecuidance et la férocité avec laquelle des hommes de paix, ensevelis dans leur habit, indifférents à toutes les affaires du siècle, sont morts pour des querelles partisans, au lieu de sortir avec leur croix apaiser les haines entre les Portugais, tiraient avec leurs arquebuses des lucarnes de leurs cellules, et se mêlaient à des hommes sanguinaires ; blessés et morts sur le champ de bataille ils exposaient honteusement leur habit et suscitaient des foudres injurieux pour la religion.

Tout le monde s'entendit pour vitupérer frère Jacinto, en le traitant de Jacobin attardé, et de moderne sans-culotte. Certains de ses contemporains se souvinrent à cette occasion de l'avoir entendu fulminer contre le peuple qui avait tué à Braga le général Freire, et refuser que des moines prissent les armes contre les Français.

— Qu'il le nie, s'il peut ! s'exclama un vieil abbé déjà à la retraite. Qu'il dise que c'est faux !

– Je dis que c'est vrai, répondit sereinement frère Jacinto de Deus. C'est moi qui ai dit que les *Constitutions de Saint Benoît* ne nous permettaient pas l'usage des armes dans quelque armée que ce soit, quels que fussent nos ennemis. Le chef de l'Église Catholique Apostolique et Romaine avait soumis son autorité à celle du conquérant ; il nous revenait à nous, humbles frères, de nous agenouiller devant le Tout-Puissant, en lui demandant d'alléger le genre humain du poids et de le délivrer de l'infamie de ses oppresseurs. J'ai levé mon humble voix dans la salle capitulaire de Tibães quand j'ai vu les dortoirs du monastère profanés par des fusils, des épées, des piques, et des poignards à deux tranchants. Je me suis appuyé sur la règle de Saint Benoît et les Constitutions de l'ordre, parce qu'il y est dit, au chapitre quarante-sept : "Qu'il est indécent, pour un religieux, de porter et ou d'avoir des armes, que ce soit pour s'adonner au plaisir de la chasse ou pour se défendre, parce qu'en tout cas *un moine n'a rien d'autre à craindre que Dieu...*¹ Je suis, mes frères, de ces moines qui ne craignent que Dieu, je ne m'arme donc point pour me défendre d'ennemis que je ne crains pas. Les couronnes menaçant de tomber des têtes qui justement ou injustement les détiennent, il y a des gens pour les soutenir parce que c'est leur métier, et qu'on les paie pour cela ; ce n'est pas à nous, soldats de Jésus Christ, armés de la patience des Évangiles, et de nos exemples d'humilité, de débrouiller les intrigues et les controverses sur la légitimité des princes."

– Y a-t-il là quelqu'un qui doute de la légitimité de notre Seigneur, le roi Dom Miguel ?! hulula l'abbé, couvrant le rugissement à l'unisson de tous les frères qui se trouvaient rassemblés. Vous en doutez encore, mon Père ?

– Je ne raisonne pas sur des légitimités, mon Révérend Maître, rétorqua frère Jacinto, sans la moindre trace de crainte. Je n'en discute pas, car cela ne relève pas de mes compétences. Je suis moine. J'ai étudié et enseigné trente ans la théologie. Sur la république et la politique je sais ce qu'il faut pour ne pas gâter le poids de mes derniers jours. Je ne sais ni ne tiens à ce qu'on me l'enseigne, tant qu'on ne m'oblige pas à l'apprendre, en invoquant mon vœu d'obéissance.

– C'est clair comme le jour à midi ! glapit l'abbé à la retraite aux moines les plus proches, en lâchant un semblant de rire féroce. Pas besoin d'insister. C'est un sans-culotte à quatre quartiers !...

Et, se tournant vers le prélat, il continua à sa seule intention :

– Si vous voulez, mon Révérend, soutenir votre dignité, ne permettez pas que le vote de ce moine puisse s'exprimer dans nos réunions. Il serait

¹ *Const. de l'ordre de St Benoît*, 1590, p. 149.

indiqué de lui demander de se retirer dans sa cellule, ou de le transférer dans une autre maison ; nous ne pouvons nous sentir en sécurité avec, parmi nous, un espion comme lui.

– Je vous dirai, mon Révérend, répondit l'abbé, que le comportement de ce moine a été exemplaire, en ce qui concerne ses obligations, et que nous ne l'avons jamais entendu débattre sur les gouvernements politiques ; en attendant, je n'imposerai pas mon seul avis : je ferai ce que décidera la communauté.

Et s'adressant à frère Jacinto de Deus, il lui donna l'ordre de se retirer dans sa cellule et de ne pas en sortir pour entendre les délibérations du monastère.

L'ancien baissa la tête et dit :

– Mes frères, quelle que soit la décision que vous prendrez, je ne m'en lave pas les mains, je suis un moine comme vous ; je les montre cependant à Dieu sans aucune trace de sang ; et s'il leur arrive de se salir, ce sera du sang des blessés que je tenterai de soigner sur les champs de bataille. Et, quand nous sortirons du monastère, mes frères, ce n'est que ce rôle qui nous conviendrait ; quand se présenteraient un soldat blessé de Miguel et un autre de Pedro, nous les prendrions tous les deux, chacun sous l'un de nos bras. Jésus-Christ vit encore et règne sur l'esprit de sa très sainte loi. L'esprit de mon Dieu et Seigneur m'ordonne...

L'abbé à la retraite l'interrompit en hurlant :

– De prodiguer vos bienfaits aux ennemis de l'autel ?

– De prodiguer mon enseignement aux ignorants, en m'inspirant de ses divines leçons.

– Et s'ils refusent de le recevoir ?

– De les recommander à Dieu, qu'Il les éclaire dans l'obscurité de leur âme.

– Et s'ils pénètrent ici et vous transpercent de leurs baïonnettes ? Que direz-vous, mon Père ? Que ferez-vous ?

– Je leur pardonnerai... et je mourrai. Christ était Dieu et il a pardonné à ceux qui l'ont transpercé de clous, d'épines et de leurs lances. Ce Juste par excellence ne s'est pas défendu et n'a pas consenti à ce que Pierre tirât encore son épée. De quel droit, moi qui ne suis qu'une indigne tache de boue sur la sandale des justes, me défendrais-je par le fer et par le feu ? Plutôt mourir innocent, je n'aurai, devant Dieu, à répondre que de peccadilles. J'irai le trouver, les mains pures, et lui dirai : "Regardez-les, Seigneur ! Je ne les ai pas posées sur un fer qui a tué. Quand de méchants hommes m'ont achevé, j'avais dans ces mains votre étendard : c'était la croix."

Certains moines semblaient émus, si leur cœur ne l'était pas. Au moment où il prononça ces derniers mots, deux larmes coulèrent sur les joues rugueuses de frère Jacinto.

Le silence régna quelques instants. L'inexorable abbé haussait les épaules et grommelant :

– La vieillesse lui trouble l'entendement... À quatre-vingts ans, on n'a plus toute sa tête.

Cependant, obéissant à l'ordre qu'on lui avait donné, frère Jacinto, s'appuyant sur son bâton, se dirigea vers sa cellule.

La communauté poursuivit la discussion entamée sur l'opportunité de sortir du couvent comme le demandait l'armée royale, ou de s'y réfugier avec les guérillas formées dans ses domaines et d'attendre l'attaque. L'avis qui prévalut, ce fut de rester là, il se trouva corroboré par la nouvelle que les forces libérales, après leur offensive de Penafiel, s'étaient retirées à Porto. Le monastère, réquisitionnant les armes de ses fermiers, en réunit cependant toutes sortes, du tromblon à embouchure en cloche à la baïonnette fichée sur de solide bâtons de chêne, du poignard à la serpe. Il prévint en outre les paroisses circonvoisines qu'elles devraient, dès qu'elles entendraient sonner son tocsin, y converger aussitôt, en le faisant reprendre par les cloches de leurs paroisses.

Frère Jacinto de Deus y passait les heures où il ne participait pas au chœur, dans sa solitude, écoutant en son for intérieur les arguments de la raison et de la foi, et trouvant, dans l'abâtardissement du sacerdoce, contraire à la loi des martyrs, des preuves évidentes de la divinité de son fondateur. Dans ses heures de méditation, il pensait au sort du novice de São Miguel de Refojos et déplorait que le jeune homme ne lui donnât pas de nouvelles de l'endroit où il avait échoué, bien qu'il le sût, non à la suite d'une révélation, mais en se fondant sur l'évolution naturelle de tout ce qui, en ce monde, régit les hommes qu'ils soient excellents ou très mauvais.

Il arriva qu'un moine de Santa Maria do Pombeiro, qu'on avait envoyé se remettre à l'air des Açores, où il était né, apprit que, dans les rangs des libéraux, se trouvait un bénédictin échappé de la geôle de Tibães — une circonstance publiée par les expatriés qui accompagnaient le moine. Dans le but de ramener la brebis égarée dans la bergerie des repentis, le moine de Pombeiro partit à la recherche de Tomás ; en le voyant en uniforme, avec sa buffleterie, son képi et sa moustache, sans aucune trace de la sacro-sainte tonsure, il se répandit en cris et en lamentations, accompagnés d'une telle cataracte de larmes que le soldat des Volontaires de la Reine ne put retenir un éclat de rire, un vrai sacrilège, décoché à la face benoîte du moine. Sur quoi, le timide prêcheur partit en courant, redoutant que le réprouvé ne le précipitât dans la fosse des impies. C'est ce frère qui a répandu, dans les Congrégations de Saint Benoît au Portugal, que Tomás se trouvait à Terceira — une nouvelle qui n'a pas dissuadé frère Barnabé, le chroniqueur de Tibães, de raconter à la postérité que l'Antéchrist avait enlevé le prisonnier, corps et âme.

Frère Jacinto ne cessait de se demander comment savoir si Tomás avait débarqué à Porto, ou était mort dans les combats des Açores. Il n'en avait jamais trouvé l'occasion. Il eût été dangereux de manifester le désir d'avoir des nouvelles d'un moine chassé par la confrérie à la suite d'un procès intenté après son évasion, suivant les recommandations du quarante-sixième chapitre des *Constitutions*.

Plus d'un an après, le 3 septembre 1833, deux jours avant la mort de Tomás de Aquino à Lisbonne, trois colonnes quittèrent Porto ; l'une d'elles gagna sans opposition le territoire parcouru jusqu'à Penafiel. L'armée et les guérillas royaliste abandonnèrent la place, se débandant, en désordre, par les routes d'Amarante et Canaveses. La plupart de ceux qui prirent la seconde direction se répandirent dans les villages circonvoisins, semant la terreur et l'épouvante jusqu'au Monastère d'Alpendorada.

Les moines se préparèrent à le défendre, mis à part frère Jacinto, qui descendit à l'église et dit la messe, comme chaque jour. Puis, il resta à genoux, s'acquittant des prières obligatoires dont les moines batailleurs avaient estimé qu'ils étaient dispensés. Il reçut, dans cette position, l'ordre de quitter le couvent avec les autres frères qui refuseraient de défendre la maison de leur Seigneur. "Qui n'est pas pour nous est contre nous", conclut, comme s'il lâchait un axiome, celui qui intimait cet ordre du prélat.

Frère Jacinto prit son bréviaire et son bourdon, se rendit à la demeure de l'abbé pour faire ses adieux à ses supérieurs, et descendit, avec ses quatre-vingts ans qui lui courbaient l'échine, les landes en direction de son village, près de Arco de Baúlhe, sur la terre de Basto.

Quand il parvint à Penafiel, les gens des villages limitrophes lui dirent de ne pas aller plus loin, qu'il y avait en ville des soldats de Porto.

– Qu'ils y restent. Que m'importent ces soldats ? dit le moine, qui poursuivit son chemin.

La soldatesque fit un grand vacarme quand elle le vit apparaître en haut de la rue.

Les plus facétieux coururent à sa rencontre, et l'empêchèrent de passer. Frère Jacinto s'arrêta, ils suspendirent involontairement leurs salves de brocards. L'aspect du moine n'inspirait pas l'envie de plaisanter, mais le respect.

Un insulaire moins impressionnable l'empoigna cependant, et lui cria :

– Vive qui ?

– Vive vous, vive vos camarades, et vive moi. Mais, qui vivra demain, Dieu le sait, répondit frère Jacinto.

– Ce n'est pas ce que je demande, espèce d'âne ! répondit le farceur. — Vive qui ? Vive Miguel ou notre Seigneur Dom Pedro ?

– Ils vivent tous les deux, je crois, rétorqua le moine.

– Tu es un sans-culotte ou un royaliste ? demanda un autre, qui participait à toutes les blagues de l'insulaire.

– Je suis un prêtre.

– Ça, nous voyons bien que tu en es un, vieillard ; mais nous voulons savoir à quel parti tu appartiens, derrière quelle bannière te ranges-tu ?

– Derrière celle du Christ.

– Le Christ était républicain ! dit un sergent qui avait émigré et lu bien de philosophiques sottises.

– Le Christ était le fils de Dieu, fit le moine.

– Quelle niaiserie ! s'exclama le sergent, c'est pour celle-là et d'autres que nous sommes là en train de mettre à mal le despotisme des moines. Je parie que tu fais encore partie de l'Inquisition !

– Je suis du temps de l'Inquisition, mais je n'appartenais pas à l'ordre des Dominicains.

– Qu'est-ce que tu es comme frère ?

– Bénédictin.

– Béni sois-tu,¹ lâche cet harnachement ! dit un soldat, en éclatant de rire, tandis qu'il le tirait par son habit.

– Laisse ce vieillard, Vingt-deux ! dit le sergent. Où allais-tu ? Sans doute faire un sermon contre nous...

– Non, Monsieur, j'allais voir ma famille.

– Quel livre as-tu là ?

– Un bréviaire.

Un soldat lui enleva le livre de la main, l'ouvrit au milieu, s'éclaircit le gosier, hocha trois fois la tête, et se mit à chanter :

– *Domis vobisco et cum spirituó.*

Et les autres de répondre avec de burlesques dissonances.

– *Amem.*²

– Donne le livre au moine, Vingt-quatre ! dit le sergent.

– Chante-nous une de ces blagues que vous savez... insista le Vingt-quatre, en posant le livre ouvert au bout du nez du frère.

– Nous ne chantons pas des blagues, dit frère Jacinto avec une imperturbable sérénité.

– Faites passer ! reprit le sergent. Nous allons conduire le vieillard chez le major, et voir si nous le laissons passer.

Le moine avança, au milieu de la foule de soldats et de civils ralliés à la troupe des libéraux — l'écume des agglomérations qui salit toutes les factions. Ceux-ci étaient ceux qui proféraient le plus d'insultes. Un galopin poussé par un autre heurta le moine et le renversa. Le sergent donna un coup de crosse à la tête du gamin et frère Jacinto dit :

¹ *Bento* signifie à la fois *bénédictin* et *béni*, jeu de mots impossible à rendre (NdT)

² En portugais, *aimez !* ou *qu'ils aiment*. Plaisanteries assez convenues. (NdT)

– Laissez-le, Monsieur.

On le releva, puis on le conduisit à la cour du quartier général.

Le major l'interrogea en lui posant ces questions :

– D'où venez-vous ?

– De São João de Alpendorada.

– Où allez-vous ?

– Dans ma famille.

– Quelles sont vos idées politiques ?

– J'ai quatre-vingts ans, Monsieur.

– Je ne vous demande pas votre âge...

– J'ai bien entendu. J'ai répondu à votre question indirectement pour être mieux entendu et cru de votre part. À quatre-vingts ans, un moine n'a plus qu'une idée en tête : la mort.

– Fort bien, répondit le major. Vous irez à Porto. Nous ne voulons pas dans le coin de ces bigots de chaire. Accompagnez le train. Je vous permettrai de louer un âne, si vous voulez.

– Si vous me le permettez, je vais écrire à ma famille et envoyer d'ici un porteur. Je n'ai pas d'argent ; mais je paierai mon transport dès que l'on répondra à ma lettre.

– J'avance de l'argent au moine, major, dit le sergent.

Frère Jacinto regarda le sergent fixement et lui dit, tout ému.

– Puissiez-vous avoir encore le temps d'embrasser votre mère, quand reviendra la paix.

– Ah ! Vieillard, s'exclama le sergent en l'embrassant, écoutez : vous m'avez touché mon cœur, je n'ai plus rien d'autre au monde que ma mère et mon drapeau. Allez écrire cette lettre, je vais vous procurer une monture.

Le moine chercha deux maisons qu'il connaissait : elles étaient toutes les deux vides, et fermées.

Il entra dans une boutique, au hasard, écrivit, et encouragea le porteur avec la promesse d'une généreuse récompense. Celui-ci le prévint qu'il ne se rendrait pas à Porto avec la réponse.

– Je ne vous le demande pas. Remettez cette lettre et rentrez chez vous.

La colonne se mit en marche pour Porto. Monté sur le mulet à clochettes d'un muletier, frère Jacinto de Deus égaya les hommes du train et les sentinelles. Il priait à ses heures canoniques et, chaque fois qu'il se signait, il était salué de grands éclats de rire.

Voilà ce qu'était ce peuple on ne peut plus chrétien, de ce fertile jardin de Rome, arrosé du sang des infidèles. Le pays de l'Inquisition, des Évangélisateurs de l'Afrique et de l'Inde, des cinq cent trente-sept monastères et couvents.

*

II

AGONIE

La tristesse est la porte des royaumes du ciel
SAINT GRÉGOIRE

LE LIEUTENANT-GENERAL STUBBS n'accorda pas la moindre importance au moine. Il le congédia après lui avoir demandé quel était l'état d'esprit du peuple, là d'où il venait. Le moine répondit :

– Le peuple épouse les idées de celui qui le soumet.

Deux jours après, un neveu de frère Jacinto arriva à Porto. Il cherchait son oncle qui l'attendait au monastère de São Bento, ou il avait été accueilli par des moines libéraux qui lui avaient donné de quoi vivre.

Le neveu lui remit l'argent qu'il avait demandé, et le moine partit aussitôt à la recherche du sergent pour le rembourser, le remercier pour la monture qu'il avait eu la charité de lui procurer, et pour l'avoir défendu contre les insolences de la populace.

Le sous-officier donna l'occasion au moine de l'inviter à lui apporter son concours dans ses recherches sur un soldat de l'armée libérale.

– Il s'appelait Tomás de Aquino, dit le frère, et il a pris les armes à Terceira.

– Si je le connais ! fit le sergent, il était de mes amis ; il est parti avec le corps expéditionnaire pour l'Algarve, une fois promu sous-lieutenant des lanciers. C'est un des plus vaillants officiers que nous avons ici. Dès l'entrée de l'Empereur à Lisbonne, on l'a fait lieutenant et décoré. Je sais même où habite cette jolie fille, jolie, mon Père, comme les étoiles, dont il a eu un fils... de la fille, je veux dire, pas des étoiles, entendez-moi bien... Elle s'appelle Angélica...

– Angélica, murmura frère Jacinto, je sais... C'était le destin... le destin ! répéta-t-il en souriant. Il n'y a pas de destins... Il y a le libre-arbitre entre le bien et le mal... mais qu'est ce qui est bien, et mal ?... Jusqu'à quel point l'homme est-il maître de lui ? Où commence et où finit la responsabilité ?

– Qu'est-ce que ces divagations, vieillard ? dit le sergent, en le coupant. Est-ce bien à moi que vous parlez, ou à qui ?... Vous connaissez Tomás ?

– Je le connais et je lui suis très attaché. Je me suis toujours dit que je mourrais sans le voir.

– Il n'est pas encore mort, oiseau de malheur ! La guerre est finie. Ça va être vite expédié. Qui devait mourir, c'est fait. Écoutez mon révérend, moi qui n'ai pas beaucoup d'argent, je n'émigre plus. J'ai crevé la faim en Angleterre, aux Açores, à Porto... et, pour finir... sergent de l'infanterie...

un bon attrape-nigauds, le peuple ! C'est vrai, frère Jacinto ? Vous voulez savoir où elle habite, cette Angélica, et aussi le gamin de Tomás ? Je vous y conduis. J'y ai été il y a quinze jours, pour lui apporter dix mille réis de la part de mon capitaine qui est un grand ami de Tomás. Et elle pleure, la petite, tant elle se languit de lui. Écoutez voir : Tomás a été un Père, un Frère, ou qu'a-t-il, diable, été ?

– Il a été profès de Saint Benoît ; mais il n'est pas encore entré dans les ordres.

– Mais il ne peut pas se marier ?

– Je ne sais pas ce que les nouvelles lois décideront. Avant, quand on avait fait vœu de chasteté, l'on ne pouvait contracter le sacrement du mariage.

– Vœu de chasteté ! lança le sergent en riant. À quoi ça rime, en ce monde, un vœu de chasteté ! Voilà que ce drôle de moinillon vient se moquer de nous ! Et vous aussi, vous avez fait vœu de chasteté ? dites.

– Oui, Monsieur.

– Et combien d'enfants avez-vous, frère Jacinto ? Dites-moi ma vérité, sinon, c'en est fini de notre amitié.

– J'ai des enfants de mon cœur, et vous en serez un, si vous voulez, mon garçon ; mais vous ne devez pas lâcher autant la bride à votre espièglerie naturelle. Soyez sérieux, quand il le faut, et badinez à propos, il y a un moment pour tout. Dites-le moi posément, allez-vous m'indiquer demain l'endroit où habite Angélica, si vous avez un moment de libre ?

– À vos ordres, si ce diable de Stubbs ne nous fait pas quitter les tranchées pour quelque stupide opération ! On nous a laissé ici ce vieil âne, qui a de la piquette dans les veines, quand elles ne sont pas gonflées de vin de Porto. À n'importe quelle heure, cet ahuri nous fait danser de belles giges ! Il y a là des brigadiers portugais, blessés dix fois au visage, sous les ordres d'un éclopé qui n'a jamais rien fait pour mériter de partager le fourrage d'un cheval !... Que la foudre tombe sur lui ! Dom Pedro, c'est la moitié de la tête d'un héros, l'autre moitié et le cou dessous, ça dépend de la canaille qui l'entoure... Vous voulez que je vous raconte, entre nous, pour quelle raison nous sommes venus au Portugal ?... Vous voulez savoir quel diable nous a poussés à nous exiler, s'il n'y avait eu...

Le sergent fut interrompu dans ses révélations : on sonnait le rassemblement.

Le lendemain, c'était le 8 septembre, frère Jacinto de Deus alla trouver le sergent, pour savoir comment se rendre chez Angélica.

– Triste nouvelle ! s'exclama le soldat, quand il le vit. Vous l'avez prévu, frère Jacinto !...

– J'ai prévu quoi ?

– Vous l'avez prévu... Vous ne m'avez pas dit hier que vous ne reverriez pas Tomás de Aquino ?

– Eh bien !...

– Il est mort le 5 ! Je viens de voir la liste des chefs qui sont morts dans les tranchées. Un brave officier de plus !... Et elle ? Cette pauvre femme avec son fils ! Qu'est-ce qu'ils vont devenir ! Quand elle l'apprendra !...

– Ne le lui dites pas pour l'instant... Laissez-moi réfléchir... dit le moine, en l'interrompant, le menton penché sur la poitrine. J'ai l'impression d'avoir sur le cœur le poids d'un cadavre... Jusqu'à quel point suis-je responsable du sort de cet homme, mon Dieu ? Jugez-moi sur mes intentions, Seigneur !... Il disait que vous n'existiez pas, qu'il n'y avait ni justice, ni providence ! J'ai voulu qu'il vous reconnût, qu'il sortît de son enfer, et qu'il admît, à quelque moment de bonheur, que vous êtes à l'origine des plaisirs qui suscitent dans l'âme un sentiment de gratitude !...

– Que dites-vous là, frère Jacinto ? dit le sergent, en le coupant. C'est vous qui l'avez forcé à s'enrôler à Terceira ?

– Non. Je lui ai ouvert les portes de la prison d'un couvent...

– Vous avez fort bien fait. Vous avez donné un grand soldat à la cause de la liberté ! L'Empereur devait lui donner une récompense, frère Jacinto... Mais cette pauvre femme !... Le saura-t-elle déjà ?

– Allons la voir tout de suite, dit le moine, ou dites-moi où c'est, j'irai seul.

– Je ne peux pas vous accompagner, je suis de la revue. Cherchez-la à la Torre de Marca, dans certaines maisons basses à main droite, comme si vous vous dirigiez vers la coulée de cailloux qui donne sur la route de Foz.

– Je demanderai. Arrangez-vous, s'il vous plaît, pour que les connaissances d'Angélica ne le lui disent pas, s'il en est encore temps.

Le moine avait vu Angélica à l'église de Refojos. Il se rappelait les traits qui troublaient ces enfants de Saint Benoît qui ne se jugeaient pas cantonnés dans le domaine de l'admiration artistique. De plus, Angélica Florinda avait été deux ans sa pénitente, et lui avait laissé le souvenir d'une vie innocente.

– Il se peut que je la reconnaisse... se disait-il, quand il aperçut, la joue appuyée à la paume de la main, derrière une vitre, les yeux fixés sur la mer, une femme qui répondait à ses réminiscences.

Il s'approcha de la fenêtre et la salua. Angélica se leva et sortit sur le seuil de sa porte.

– Vous êtes de São Pedro do Alvitre ? demanda le moine.

– Et vous êtes, Monsieur, le Père Jacinto de Deus, dit-elle, en lui baisant la main. Elle l'entraîna à l'intérieur.

– Il est clair que vous ne me trouvez pas changé, ma fille. À mon âge, la faux du temps n'a plus rien à gratter. Ça fait dix ans que je n'ai plus rien que le temps puisse m'enlever. Ce petit reste de vie appartient aux vers. Donnez-moi donc de vos nouvelles.

– Je... suis... balbutia Angélica en rougissant.

– Je sais parfaitement que vous êtes ici avec votre petit garçon... Laissez-moi le voir.

– Il est dans la maison à côté, avec la nourrice qui l'allait.

– Vous ne l'allaitiez pas vous-même ? Pourquoi ?

– Je n'avais pas assez de lait.

– Laissez-moi voir cet enfant... Comment s'appelle-t-il ?

– Jacinto de Deus.

– Vrai ? Quelle belle attention, mes enfants ! Mon Tomás s'est souvenu de moi, quand il a confié à un homme d'Église, ma sainte mère, l'âme ce petit innocent ? Que cela vous porte bonheur !... Je vous garderai toute ma reconnaissance... Si je puis et si je vis... Je vivrai... Notre Seigneur me donnera bien encore dix ans !... Pourquoi pas ? J'ai encore assez de forces pour vivre, si ce petit ange me donne la main... Allez me le chercher...

Les larmes qui coulaient s'épuisaient dans les sillons de ses vénérables joues.

Angélica Florinda apporta l'enfant. Le moine s'agenouilla, le prit dans ses bras et dit :

– Seigneur ! Aidez-le !

Puis il le remit dans les bras de sa mère, se leva, s'approcha à grand peine, s'assit, le reprit dans ses bras, et murmura, comme une de ses larmes tombait sur le visage du tout-petit :

– Ça aussi, c'est un baptême !... L'Église vient de te recevoir par l'ablution du sacrement, et je te reçois en mon âme par l'ablution de mes larmes...

Il prit ensuite douloureusement sur lui pour demander :

– Vous avez des nouvelles de Tomás ?

– J'en ai eu, il y a dix jours. Un ami officier est venu m'en donner avec un mot. Quand je vous ai vu, aujourd'hui, j'ai cru que vous m'en apportiez... Il est resté ici quelque temps et m'a dit qu'il n'est pas arrivé de lettres de Lisbonne. Parce que l'ennemi a bloqué toutes les routes et saisi le courrier. Mais il était si triste !... Je lui ai demandé ce qu'il avait, il m'a seulement dit que la défense de Porto serait compromise, si Monsieur Saldanha ne reprenait pas le commandement de la garnison. C'est vrai ?

– Je crois que oui, ma fille. Tous les soldats se plaignent de l'inertie du général Stubbs.

– Et moi, qui n'ai toujours pas de nouvelles de lui... reprit Angélica, qui, quelques instants après, se leva d'un bond, joignit les mains et s'écria : Vous êtes un saint, mon père ! Demandez à Dieu de vous dire s'il est mort ou blessé... Demandez-le-lui, frère Jacinto, par les cinq plaies de Notre Seigneur !

– Vous m'appellez *saint*, ma fille !... N'injuriez pas les vertueux, à qui Dieu, entre tous, épargne d'immenses angoisses !... Levez-vous... Je demanderai au Seigneur de...

Le moine ne trouvait pas d'idées, ni les mots. Il sanglotait. Et, ne pouvant comprendre cette anxiété silencieuse, elle pensa que le moine avait, à ce moment-là, eu la révélation de la mort de Tomás.

– Il est donc mort ? hurla-t-elle, retombant à ses pieds, avec son fils, serré contre sa poitrine.

– S'il est mort ?... Dieu saint !... Quelqu'un vous a dit qu'il était mort ?

– Non, mais vous ne me répondez pas, mon Père...

– Que vous répondrais-je, ma fille ? Vous me demandez des miracles ? Est-ce que je peux savoir si Tomás est mort ?

À ce moment-là, Angélica entendit prononcer ces mots : "La pauvre !" Elle tendit l'oreille, écouta ces voix : "Elle ne sait pas encore." Elle s'approcha vivement des vitres et se retrouva face à face avec les deux voisines qui la contemplaient, les yeux baignés de larmes, et demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous étiez en train de dire ?

– Rien, madame Angélica, dit l'une des femmes. Nous parlions juste...

La mère, insista, hors d'elle :

– Vous avez dit "Elle ne sait pas encore." Qui est-ce qui ne sait pas quoi ?

Elles ne lui répondirent pas, et continuèrent leur chemin, les yeux baissés. Angélica sortit dans la rue, prit le bras de l'une d'entre elles et cria :

– Dites-moi ce qui se passe... Dites-le moi, je meurs de peur... Monsieur Tomás est mort ?

– De toute façon, vous finirez par le savoir, fit la femme. Il est mort, il est mort le 5...

– Ô, Frère Jacinto ! s'exclama Angélica sur un ton indescriptible, en se précipitant comme une folle vers la porte. Vous avez entendu ? Cette femme dit que Monsieur Tomás est mort... Il est mort ?... Dites-moi s'il est mort !...

Tremblant, mal assuré sur ses jambes convulsées, le moine enleva l'enfant de son sein, alors qu'elle tombait, sans connaissance, sur le plancher. La nourrice de l'enfant accourut, en poussant de grands cris. Les voisins entrèrent dans la minuscule demeure ; ils étaient tous au courant de son malheur, sans que cela suscitât vraiment de la compassion chez ceux qui avaient déjà pleuré des amis, des frères, des parents, des époux.

Frère Jacinto demanda à l'assistance de se retirer, et de les laisser seuls avec la nourrice. Une fois la maison vide, l'ancien s'assit sur une banquette et attira dans ses bras, sur sa poitrine, la malheureuse qui arrachait de son cœur des sons inarticulés. Le moine levait les mains au-dessus de son visage livide, et priait silencieusement, les yeux fixés sur les images suspendues aux murs. L'enfant jouait avec les tresses dénouées de sa mère, et reculait quand elle lâchait des sons rauques, un raclement identique au râle des mourants. Frère Jacinto de Deus continuait à prier ; au milieu de sa prière, il dit à voix haute :

– Regardez cet enfant, Dieu miséricordieux ! Seigneur des affligés, je vous offre mes angoisses de tant d'années pour la vie de cette mère sans appui. Ne lui retirez pas ainsi le souffle, il y a là ce petit orphelin !...



III

MÉDECINE DE L'ÂME

Les anges consolent les affligés et les désespérés
pour qu'ils ne défaillent pas.

PÈRE ANTOINE DE VASCONCELOS
Traité de l'Ange Gardien

UNE ÂME TRANSPERCEE par le regret d'une autre, qui a rejoint l'infini, il n'y a que deux remèdes pour lui venir en aide : la religion est l'un d'eux ; l'autre est si vulgaire que j'ai honte de le dire ; c'est la distraction, synonyme d'un autre vocable plus bas : le divertissement. Les soins que procure ce dernier sont de loin meilleurs que ceux du baume divin.

À chaque pas, on tombe nez à nez, dans les théâtres et les salons, sur des créatures souriantes dont nous déplorions, en d'autres temps, les malheurs, comme si c'étaient les nôtres.

Pourrions-nous, les yeux secs, voir une jeune veuve perdre son mari avant de fêter le premier anniversaire du jour où elle est devenue son épouse heureuse, adorée ?

Quelle âme ne prendrait pas le deuil, on voyant une mère affectueuse perdre l'un après l'autre tous ses enfants, éduqués, galants, et puis seule, vieille, s'asseoir à sa table en contemplant les chaises vides de ses fils ?

Jusqu'où irait, d'après vous, le désespoir de cette sœur qui aurait vu son père et ses frères engloutis par les vagues d'une tempête qui les a déposés sur la plage, ne laissant pas même des cadavres, à peine des morceaux de leur corps auxquels sa piété filiale pourra réserver les répons funèbres dont Dieu veut qu'ils n'offrent pas une mince consolation ?

Qui a donc sauvé la mère, l'épouse, la sœur que nous avons hier vues se pavaner dans les bals, parader au théâtre, réclamer leur lot de ces plaisirs autour desquels s'agglutinent les bienheureux pas encore effleurés par le malheur ? Qu'est-ce qui les a sauvées ? C'a été la distraction, le divertissement.

Et pourquoi pas la religion ?

Ce n'est pas ainsi que la religion vous soigne. Les médecines du ciel, ce sont l'espoir et la résignation. Les autres que vous voyez, cela s'appelle 'l'oubli'. L'endroit où se trouve le baume miséricordieux, se trouve la mémoire perpétuelle des larmes qui ont perdu l'amertume du désespoir, douces alors, suaves et odorantes comme la prière.

La 'distraction' qui vous a donné des créatures qui renaissent, vivaces, au premier abord, aux prises avec leurs angoisses, c'est une saleté aussi

humaine qu'abjecte ; il y a là quelque chose qui lève le cœur et nous fait honte. La religion soigne ; mais ceux qui se sont remis d'une maladie mortelle, ne recherchent jamais plus de plaisirs là où on les goûte en perdant le souvenir d'autres, dont on devait se faire un devoir sacré de ne pas les trahir.

Ces considérations tiennent lieu de préface à la renaissance d'Angélica Florinda dont la science de soigner les âmes et les corps a pronostiqué la mort ou la folie.

Même pas folle : une trivialité romantique dont je n'ai pas rencontré trois exemples bien confirmés à l'asile des aliénées, où plus de cent riaient et pleuraient.

Frère Jacinto de Deus veilla un mois et demi au chevet d'Angélica. Il a pu dessiner dans l'esprit de la souffrante l'image du ciel ; puis celle de l'espoir ; de la mort comme un passage à la vie éternelle ; la réunion des âmes sanctifiées par l'angoisse de la terre ; la conscience des esprits de l'Au-delà dans des phénomènes de ce monde ; la mémoire et vision ininterrompue des êtres chéris qui sont restés en deçà des accès à l'éternité, en attendant leur rachat.

Le moine passait pour un saint dans l'esprit d'Angélica.

Il l'appelait sa fille, et s'agenouillait au pied de son lit, demandant à Dieu de préserver son sommeil durant ces nuits atroces. Angélica voyait, en se réveillant, les cheveux blancs de l'ancien appuyés à son traversin. Le saint dormait, et elle étouffait dans sa gorge ses gémissements pour ne pas le réveiller.

Aux crises inquiétantes, succéda la prière. Elle passait le plus clair de son temps dans les églises désertes. En ce temps-là, la chrétienté, à Porto, s'était éteinte. L'air sentait le sang ; ceux qui s'y étaient faits, avaient du mal à respirer l'encens odorant des temples. Les veuves et les orphelins des morts dans les tranchées ne trouvaient personne pour les prier de demander à Dieu de les guérir. À Dieu ! Pour quoi ? La tourbe ne savait-elle pas que les couvents, les croix et Dieu, tout cela tirait à sa fin ? Et si c'est la civilisation qui l'emporte, seuls les vaincus auraient faim ? C'est ainsi que cette plèbe héroïque encanaillait le progrès. L'on a ensuite vu que le progrès, en vérité, n'allait pas plus loin.

Reprenons le cours de notre récit.

Se fiant à la résignation d'Angélica, frère Jacinto lui tint ce discours :

– Je dois, ma fille, à Dieu la grâce de me donner un bon neveu disposant d'une fortune estimable. J'avais de l'affection pour lui. C'était le fils naturel de mon frère. Je l'ai adopté, reconnu, lui ai donné la maison dont j'avais hérité. Il me dit aujourd'hui qu'il n'est pas le propriétaire, mais l'administrateur de mes terres. Il me demande d'aller vivre avec lui, et je te demande, à mon tour, Angélica, de venir aussi.

– J'y vais... j'irai... murmura-t-elle.

– Tu n'as pas envie de venir, ma fille ? dit le moine, attribuant son balbutiement à sa réticence. Tu dis à ton ami que tu avais un autre projet ?

– Aucun autre.

– Tu mens, Angélica ! reprit le frère, sévèrement.

Elle joignit les mains et dit :

– Pardonnez-moi... j'ai menti.

– Tu es pardonnée.

– Je compte retourner au couvent.

– Tu y retourneras, tu vas bien. Et ton fils. Permets-moi de l'emmener...

– Mon fils !... dit-elle. Dois-je me séparer de lui ?

– Oui : les enfants ne sont pas et n'étaient pas admis auparavant dans les couvents... Nous trouverons une solution si tu t'en remets à moi. Le petit va bientôt être sevré ; laisse-le ici jusqu'à ses trois ans ; tu pourras le voir tous les jours. D'ici quatre ans, si je suis encore en vie, je m'occupe de lui, et je le fais éduquer ; et si je suis mort, mon neveu se chargera de faire de lui un homme. Ça me semble bon...

– Tout ce que vous m'ordonnerez, mon Père, me semblera bon, ce sont des ordres de Dieu.

– Eh bien, si ce sont des ordres de Dieu, il y a autre chose. Vous recevrez au couvent ce qu'il vous faut pour subvenir à vos besoins. Je ne veux pas que tu te mettes au service de quelqu'un, tu n'es pas assez forte pour fabriquer des sucreries. J'achèterai une cellule pour toi, et tu vivras dans ta retraite comme les séculiers. L'éducation de mon Jacinto est déjà prise en charge par le moine. C'est une galanterie, pour mes quatre-vingts ans, de m'occuper des problèmes de dentition de ce bambin. Que la violette s'abrite sous chêne-liège séculaire. Nous verrons si je réussis à tirer des perles de vertu de ce petit coquillage ; et, si j'y arrive, je m'en parerai pour me présenter devant mon juge.



IV

AVENTURES DE FRÈRE JACINTO

Tout homme pourvu de quelque qualité éminente, qui
le distingue des autres, que ce soit par ses procédés
ou quelque chose d'exceptionnel qu'il se signale...
vous les verrez tous aussitôt, pour une raison ou pour une
autre, braquer sur lui les mousquets de leurs
trahisons et de leurs méchancetés.
FRÈRE CRISTOVÃO DE LISBOA
Consolation des affligés

TOUT FUT APLANI par les soins de ce moine attentionné. La religieuse, qui avait été la nourrice d'Angélica, lui céda une partie de sa maison ; non contente de son ancienne affection, elle l'accueillit avec la respectueuse compassion due à son infortune. Près du couvent, sur les escaliers du Codeçal, le moine loua une mansarde pour la femme qui allaitait l'enfant, dont nous avons déjà dit que c'était l'épouse du camarade de Tomás.

Après quoi, frère Jacinto s'en fut à son village, passa quelques jours à fêter les enfants et les petits-enfants de son neveu, prit le chemin de Tibães pour aller voir Manuel da Redenção, le frère lai qui avait joué son rôle dans l'évasion du novice de Refojos. Quand il reconnut frère Jacinto de Deus, le frère guichetier recula d'un pas en criant :

– *Vade retro Satanás* ! Comment un sans-culotte sans religion ose se présenter aux portes saintes de cette maison ! Vous venez nous espionner ? Vous voulez aller dire à ceux de Porto l'argent et les bijoux qui se trouvent à Tibães ?

– Non, mon frère, dit le moine. Je viens demander si le frère Manuel da Redenção vit encore.

– Il faisait partie de ceux de votre espèce... Il est mort... Le diable l'a déjà pris, comme cet autre de vos amis qui a fui à Terceira... Ils ont touché ce qui leur revenait...

– C'est ainsi, mon frère ; tout le monde touche ce qui lui revient. Que notre frère conserve la grâce de Dieu.

Le moine s'éloigna, l'air morose, et repartit sur sa petite mule qui l'attendait au bord de la route. La nouvelle de cette visite fit grand bruit dans les couvents, et quelques religieux chenus eurent la chance de voir frère Jacinto à portée de leurs injures et de leurs huées.

– C'est le monastère qui s'engloutit dans son ébriété et se noie dans la boue, dit le moine aux deux petits-fils de son frère qui l'accompagnaient.

Puis ils séjournèrent dans les terres de Basto, en évitant les gens d'un

des partis, ou de l'autre. Quand ils furent arrivés à São Pedro do Alvitre, près de São Miguel de Refojos, le moine demanda des nouvelles de la famille de Tomás de Aquino. Son frère aîné se trouvait dans la demeure dont il était le seigneur. Il demanda qu'on le fît venir. Le morgado descendit dans la cour de sa maison, reconnut l'ami de son frère, et lui dit brutalement :

– Ce fou a été percé de balles à Lisbonne. Ç'a été la honte de notre maison. Mon père est mort en défendant l'autel, son fils a trouvé sa fin dans les rangs des athées.

– Votre père défendait l'autel ? demanda frère Jacinto.

– Vous ne savez donc pas que les libéraux de Fafe l'ont tué au Ladário ? Vous faites le benêt, mon Père !

– J'ai appris qu'on l'a tué ; mais l'on m'a dit que Monsieur Simeão de Aquino capturait les fugitifs pour les remettre à ce grand ministre du nom de João Branco, lequel n'était certainement pas ministre de l'autel.

– Il n'aurait plus manqué qu'il ne le fît pas ! répondit le frère, heureux de voir que l'on connaissait le dévouement de son père. Et si vous l'aviez pu, mon Père, ne l'auriez vous pas fait, vous aussi ?

– Je l'aurais fait pour les cacher à votre père.

– Qu'est-ce que ce coquin de moine ! s'exclama un officier à la barbe épaisse, en traînant son épée ; ses yeux embrasés jetaient des étincelles.

– C'est à Monsieur Pita Bezerra que j'ai l'honneur, si je ne me trompe ?

– En effet.

– Je vous ai connu très jeune, vous étiez un garçon docile chez votre oncle, le capitaine en chef de Caneçeiros, Serafim Pacheco dos Anjos.

– Et alors ? hurla le célèbre bourreau. Vous croyez que je ne vais pas vous faire déshabiller et fouetter, moine indigne, qui osez dire que vous cacheriez les sans-culotte pour les soustraire au juste châtiment qui les attend ?

– Bravo ! s'écria le frère de Tomás de Aquino.

– Je vous dirai, moi, répondit le moine, que je soustrairais à la colère excessive de son ennemi tout homme dans une situation désespérée ; je vous cacherais même, vêtu de cet habit, Monsieur Pita Bezerra, si vos ennemis venaient demain hurler qu'ils exerceraient une juste vengeance en vous tuant. Je vous cacherais à tous, c'est moi que je ne cache pas des hommes ; je ne me cacherais que de Dieu, si je pouvais. Vous pouvez donc me faire fouetter, si cela vous fait plaisir.

– Ne me le redemandez pas ! hurla le capitaine du 13^e d'Infanterie. Qu'on l'enferme, avec ceux qui l'accompagnent !

– Ils sont innocents, ils n'ont pas prononcé un mot, Monsieur Pita Bezerra ! dit le moine. Il me semble juste de ne pas les arrêter.

– Trêve de boniments ! qu'on les mette aux fers, avant que je les fasse passer par les armes !...

Quelques miliciens de Guimarães entourèrent le moine et ses neveux, l'air gêné. Les voyant peu disposés à s'exécuter, Pita Bezerra brailla :

– Vous voulez qu'on vous fasse marcher à coups de pied ?

Les prisonniers entrèrent dans la prison de Pereiras à la tombée de la nuit. Les jeunes gens pleuraient et leur oncle, le moine, leur disait :

– Eh bien, mes garçons ! Vous pleurez ? Quelle pusillanimité !... Ils ne vous font pas honte, mes quatre-vingts ans ! Je n'ai jamais passé, moi non plus, la nuit dans ces fers ; mais, si je ne me trompe, le sommeil des consciences tranquilles ne distingue pas un cachot nu, d'une bonne alcôve avec des rideaux. Si Dieu vous procure un lit, nous lui ferons mille grâces.

Peu après, un vieillard se présentait, chargé de matelas. Il les jeta par terre et s'agenouilla pour baiser la main du moine.

– Je vous connais... dit frère Jacinto, d'une voix tremblante.

– Mon Père, vous voyez en moi João do Socorro, le lai, le domestique et l'ami du frère Tomás de São Plácido qui se trouve entre mains de Dieu.

– Si je vous connais !... Ne vous ai-je pas vu à Alpendorada, il y a peu ? Il y a donc encore une troisième personne qui pleure notre infortuné Tomás !... Soyez le bienvenu, mon frère !... Vous avez définitivement abandonné l'habit ? J'ai servi Dieu sans lui. Visitez les prisonniers comme vous le faites à présent, donnez-leur de la paille pour que le froid des pierres ne les engourdisse pas, et cela contribuera vraiment à votre salut devant le Seigneur, les habits ne pèsent rien sur sa balance. Vous vivez avec les parents de Tomás ? Son frère m'a bien l'air d'un méchant homme !

– Non, Monsieur. J'ai été expulsé parce que je défendais ce malheureux garçon des calomnies de son frère. Je gagne ma vie dans le commerce des ruches, et grâce à Dieu, je n'ai ni faim, ni froid. Il y a une année et demie que j'ai commencé, et je puis vous offrir, mon Père, quelques pièces d'or, si vous me faites l'aumône de les accepter et de payer avec elles des messes pour l'âme de Monsieur Tomás.

– Je vous dirai ces messes, mon frère, si je suis vivant, et vous me ferez l'aumône de prier, à vos frais, sur l'âme de notre ami. Gardez votre argent pour une bonne occasion, je n'en ai pas besoin. Allez en paix, il me reste la moitié de ma messe à dire.

Le lendemain, les fils du neveu de frère Jacinto furent libérés. Mais le moine resta pour répondre du crime d'avoir quitté São João d'Alpendorada, dans le dessein de rejoindre les rebelles, comme il l'a réellement fait à Penafiel.

Au cours de l'interrogatoire, le prévenu répondit simplement qu'il avait été renvoyé...

– Pourquoi ? demandait le juge ordinaire.

- Pour ne pas avoir pris les armes.
 - Et pourquoi n'avez-vous pas suivi l'honorable exemple des autres moines ?
 - Parce que ce n'était pas un bon exemple.
 - Et vous avez préféré vous allier aux rebelles ?
 - Je ne l'ai pas fait : ils m'ont arrêté, se sont moqués de moi, n'ont eu aucun mal à me faire tomber dans la boue ; ils ont quand même manifesté quelque charité à mon égard. Ils ne m'ont pas calomnié.
 - Qu'avez-vous fait quand vous étiez à Porto ?
 - Une bonne action que Dieu, notre Seigneur, mettra à mon crédit, pour racheter les mauvaises.
 - Répondez intelligiblement. À quoi avez-vous employé votre temps ?
 - J'ai rempli mon office.
 - Quel office ?
 - Celui des voyageurs dans cet exil : la charité.
 - De quelle façon ?
 - De celle que nous a enseigné Jésus : j'ai fait du bien à mes amis comme à mes ennemis. Mais je n'ai rien tiré d'autre de mes bienfaits, si ce n'est qu'ils m'estimaient et qu'ils m'aimaient.
 - Du bien aux libéraux ?
 - À une famille désespérée par la mort d'un libéral.
- On le fit retourner dans sa cellule, et on le remit le lendemain en liberté, parce que beaucoup de gentilshommes de Basto unissaient leurs efforts pour le moine, qui passait pour un homme de bien, quelque peu étourdi par son grand âge. Il fut sauvé par sa réputation d'extravagant.
- Le moine chercha refuge au sein de sa famille et se reposa quelques mois. La paix revenue, quand on en vint aux représailles politiques, il s'en fut demander et supplier le pardon et la charité pour les vaincus. Une fois apaisés les troubles dans son district, il revint à Porto, parce qu'il se languissait d'Angélica et de son petit Jacinto.
- Angélica lui parut avoir perdu la beauté qu'elle avait en entrant au monastère. Le religieux s'aperçut que son langage était plein de raffinements mystique, entrelardé de croyances absurdes. Elle portait aux nues les *Exercices Spirituels* d'Afonso Rodrigues, et racontait des miracles accomplis par de bonnes sœurs mortes et vivantes de cette maison, beaucoup plus invraisemblables que celles que l'on rapporte dans les chroniques franciscaines. Frère Jacinto lui accorda toute son attention, et dit :
- C'est très bien, ma fille, je suis heureux de trouver en vous une telle spiritualité ; je regrette cependant que la matière se convertisse en esprit chez vous plus qu'il n'est utile et nécessaire. Vous avez bien décliné.
 - Les jeunes et les cilices... murmura-t-elle.
 - Qui vous a inspiré ce besoin de jeunes et de cilices ?

– Un petit moine, un vrai saint, d'Arrábida qui demeure chez des fidalgos et vient ici confesser quelques saintes.

– Ce moine est un saint, et les religieuses sont des saintes, répondit le défroqué, en se grattant le crâne. Et l'on disait que la liberté allait appauvrir le calendrier du Portugal ! Ces gens-là sont-ils vraiment des saints, ma fille ? Si tu voulais, nous réfléchirions un peu sur ce que chacun doit à Dieu, à lui-même et à son prochain. Ces devoirs bien remplis donnent d'excellentes qualités à ceux qui les accomplissent. C'est grâce eux qu'une femme devient bonne, et un homme bon. Les saints, cela relève de Dieu qui les voit, et du Saint Esprit qui les canonise.

– Ce n'est donc pas un saint, le petit moine d'Arrábida ? rétorqua-t-elle, effarée.

– Qu'est-ce que je sais du petit moine d'Arrábida, ma pauvre Angélica ! C'est peut-être un saint, mais il n'aura pas jeûné au point de n'avoir plus que la peau sur les os, et peut-être n'est-il pas assez mortifié pour garder de trace de ses cilices...

– Ça ! Il l'est !... et il met tous les matins une discipline.

– Il vous parle, lui-même, de ces pénitences ?

– Ce sont les fidalgas qui le font.

– Eh bien, il se peut qu'il ait besoin de pénitences ; mais toi, ma fille, tu n'as pas commis de tels péchés que...

– Moi !... Mère de Dieu !... Y a-t-il plus grande pécheresse que moi je l'ai été ! s'exclama-t-elle en gesticulant, avec toute l'apparence d'une femme désespérée. C'est à cause de mon péché que Monsieur Tomás est mort... C'est à cause de moi qu'il est mort... Si je n'étais pas allé le provoquer au couvent, il serait vivant... et voilà qu'il est mort et peut-être plongé pour toujours dans les peines de l'enfer !

– C'est ce que t'a dit le petit moine ?

– Oui, frère Jacinto ; et moi, dans l'espoir que Dieu ne condamne pas à l'enfer l'âme de Monsieur Tomás, je lui réserve toutes mes prières, pour voir si je la tire des flammes du Purgatoire.

Le moine, consterné, la considéra quelques instants avant de lui demander :

– As-tu vu ton enfant ?

Angélica éclata en larmes et en gémissements, parvenant juste à dire :

– C'est mon confesseur qui ne veut pas qu'il vienne, sinon de loin en loin.

Frère Jacinto resta longtemps silencieux avant de répondre :

– Ce qui veut dire que j'ai perdu tout l'empire que j'avais sur ton âme ! Il y a six mois, ma volonté, c'était des ordres divins. Aujourd'hui, au regard du religieux d'Arrábida, je ne suis rien. Rien d'étonnant ! Si tu as cessé d'être une bonne mère, comment pouvais-tu rester l'amie de ton vieux garde-malade !... Tu as donc pu, Angelica, obéir à ce sectaire borné qui t'a

donné l'ordre de refuser ton amour et ton cœur au petit garçon de Tomás Aquino, de le rejeter ? C'est ainsi que tu rends justice à la mémoire de ce bon père qui aimait tant son petit, comme tu me l'as raconté ? Ne t'a-t-il pas dit un jour : "Si je meurs au combat, et que tu ne puisses pas compter sur les tiens et sur les miens, prends notre enfant dans les bras, présente-toi à la porte de mes camarades, et demande haut et fort l'aumône pour Tomás de Aquino, le Volontaire de la Reine."

Angelica Florinda étouffait, les yeux baignés de larmes.

Le moine continua :

– S'il te voyait comme ça du ciel, du purgatoire ou de l'enfer, qu'aurait-il d'autre que des larmes pour son fils et des malédictions pour sa mère ! Que veut-il que tu fasses à ce petit, ce moine ? Que te dit-il ? De le mettre au tour ? Réponds, ma fille !

– Il ne me dit qu'une chose : que Dieu le protègera, balbutia Angelica.

– Mais il ne se propose pas pour le protéger ? Ce petit saint de moine ne voudra pas te faire la charité de recueillir le fils innocent du crime, que jamais le remords ne vienne tôt ou tard broyer le cœur de sa mère ? !... Assez d'hypocrisie, de bestialité monacale, de cruauté maternelle ! s'exclama le moine, qui se leva convulsivement en frappant brutalement la banquette de la grille. Ça suffit, Angelica ! Je te le dis au nom de Dieu, s'il n'est pas stupide, ce moine est infâme !

– Jésus ! Saint Nom de Jésus ! bégaya-t-elle, en tremblant, toute blême.

– Infâme ou stupide ! insista le frère Jacinto. Il te dit d'abandonner ton fils ? Tu sais au moins que les mères inhumaines, que les mères qui retirent leur amour à leur fils, il ne peut y avoir de Dieu qui leur pardonne, ni de ciel qui les accueille. Les vertus des vierges leur valent l'affection du Seigneur ; mais les mères qui pensent effacer un crime avec un autre crime, ne regagnent pas ainsi le droit de se mêler aux femmes honnêtes et pures. Aux yeux de Dieu, tu resteras criminelle, tu as cru abuser son jugement en piétinant ce petit innocent pour que Dieu ne le vît pas.

Angelica était alors agenouillée, son visage dans les mains, elle sanglotait, et lançant de temps en temps des cris qui firent affluer les gens à la porte intérieure de la grille.

La pauvre femme se rendit compte que quelqu'un s'approchait et faisait désespérément signe au moine de se taire. Mais lui, redoublant de véhémence, d'une voix encore plus forte, tonna :

– Je voulais faire savoir aux dames de cette maison qu'il fallait fermer la porte au poison qui sourd de l'abcès des couvents ! Je voulais leur dire que la terre du Portugal dégoutte de sang à cause du fanatisme sacrilège des moines qui proclament la charité des gibets et ont soufflé aux âmes ignorantes des doctrines sanguinaires, l'intervention de Dieu dans les sordides misères du genre humain, un jeu impie du ciel et de l'enfer pour tout et de telle sorte qu'il n'y aura pas aujourd'hui d'âme éclairée par une

étincelle de raison qui puisse concevoir de récompenses, ni de châtiments en dehors de ce monde, où des illuminés de l'espèce de ce prêtre d'Arrábida ont rendu grotesques tout ce qu'il y a de sublime dans la religion de Jésus Christ !

Le moine, exténué, s'était écroulé sur sa chaise, en recueillant ses gouttes de sueur avec la manche de sa soutane.

Au bout d'un moment, il se leva, appuya ses bras sur les grilles et dit doucement :

- Angelica !... je vais voir ton fils...
- Allez-y, allez-y... dit-elle en gémissant, anxieuse.
- Veux-tu que ton vieux moine emmène ton enfant ?
- Eh bien, oui, balbutia-t-elle, épouvantée.
- Je te remercie donc au nom de mon pauvre Tomás ! Il est content de voir que tu n'as pas besoin de prendre ton enfant dans les bras pour aller crier à la porte des libéraux : "Faites l'aumône au fils du Volontaire de Dona Maria II."



V

MADAME MARIA

Quelle femme !
MIRA DE MESCUA
Le nom le plus connu

AH ! C'EST DIEU QUI VOUS AMENE ! s'exclama la nourrice, quand elle vit l'ex-moine. Cela fait des jours que j'essaye de vous faire écrire, Monseigneur, pour la mère du petit Jacinto !

– Me voici, Madame Maria. Je sais déjà ce que vous voulez me raconter.

– Déjà !? Tant mieux ! Vous êtes allé la voir ?

– Oui.

– Et vous avez vu comme cette cafarde de bigote s'est fait chèvre pour son fils ? J'y suis allée avec lui tous les huit jours, je parle à la conciergerie, la concierge la fait appeler ; et elle — comme un possédée — elle fait dire qu'elle est très occupée ! Vous voyez ce qu'elle est devenue, cette créature ! À ce qu'on dirait, ce sont les prêtres qui lui ont tournéboulé la cervelle ! Des torrents de larmes qu'elle nous pissait au début quand j'y allais, et puis, après, ni une ni deux, elle vire cul-bénit et méprise ce petit que c'est même une beauté tout droit descendue du ciel ! Venez le voir, frère Jacinto ! Regardez comme il est joli dans son berceau ! Sans votre charité, Monseigneur, cet ange finissait au tour !

– Vous avez toujours reçu votre salaire ?

– Là, le jour de la fin du mois n'est pas fini, que l'argent m'arrive par la porte. Mon homme me le dit bien : "Si les moines étaient tous comme frère Jacinto, ce n'en serait pas fait de la religion."

– Alors; vous jugez par ici que c'en est fait de la religion, Madame Maria ?

– C'est ce que dit mon homme. Moi, cela me coûte, de ne pas aller à ma petite messe, j'ai été élevée avec elle, mais mon Bento Gomes dit que Dieu se trouve partout, que l'hostie, c'est du pain, et que le vin du calice, c'est...

– Du vin, acheva le prêtre en souriant, et il poursuivit : Ainsi donc, votre homme est aussi un philosophe, un esprit fort ?

– Rien de tout ça ; mon homme a demandé à quitter le service, et il est employé comme gardien à la douane. Il a été blessé cinq fois et il y a gagné une maladie aux reins, c'est pour ça qu'il a demandé à quitter le service, et il gagne trois tostões et dix réis. Grâce à Dieu, nous arrivons à nous débrouiller.

– Vous rendez toujours grâce à Dieu !... Il reste un peu de religion dans cette maison...

- Dieu là, je ne lui rends rien, pas même grâce. Qui a fait le monde ?
 - C'est vrai... celui qui a fait le monde, et qui vous a fait...
 - Ça, c'est mon père, je crois.
 - Moi aussi, je le crois ; et que votre grand-père a fait votre père...
 - Ah !
 - Et qui aurait fait le plus éloignés de vos aïeux, qui n'a pas eu de père ?
 - Celui-là, ma grand-mère ne m'en a pas parlé ; elle ne devait pas le connaître, à mon avis...
 - Moi non plus, bien que j'aie beaucoup d'affection pour lui.
- Le moine parlait et souriait, à genoux près du berceau, en caressant les mèches blondes de l'enfant. Il découvrit ensuite ses petits bras nus, vit des griffonnages sombres sur la chair de l'un des bras ; sur l'autre, des armes royales avec des lettres, et demanda, ébahi :
- Qu'est-ce que c'est ?
 - C'est mon mari qui lui a fait ces choses avec de l'encre, pour que ça lui reste toujours sur sa peau. À ce bras, il y a deux lettres : un T et un A. Pas vrai ?
 - On dirait.
 - Ça veut dire "Tomás de Aquino", parce que c'est le père du petit. Sur l'autre, il y a la couronne royale de notre reine, et, dessous, ces lettres qui disent : "Vive Maria II". N'est-ce pas bien fait ?
 - Quelle cruauté ! Le petit a certainement pleuré, il a dû avoir mal.
 - Comment ça, pleuré ! Il n'a pas ouvert le bec ! Madame Angelica, elle aussi, s'est mise à beugler quand elle a vu ça... Mon mari m'en a mis sur tout le corps, de ces machins... Voulez-vous voir une "Notre Dame au Rocher" que j'ai au gras du bras ?
 - Ce n'est pas nécessaire... n'en faites rien...
 - Et sur l'autre j'ai un "Saint Soliman" qui nous délivre des envoûtements et du mauvais œil. Pas vrai qu'il nous en délivre, frère Jacinto ?
 - Oui, Madame Maria, Saint Soliman délivre de tout ce que vous voudrez.
 - Vous plaisantez, Seigneurie !... répondit la nourrice avec un rire entendu. Moi non plus, je n'y crois pas vraiment ; mais mon Bento a voulu... l'un dans l'autre... Si tu vas à la taverne, fais-y autant de Soliman que tu voudras.
 - Mieux vaudrait qu'au lieu d'abîmer les bras de ce gamin, il aille à la taverne. Dis-lui que je lui interdis d'écrire sur le corps de cet enfant... Et demain, Madame Maria, tenez-vous prête avec le petit à dix heures, nous allons nous rendre au couvent. Laissez-moi lui donner un baiser sans le réveiller... À demain...
 - Écoutez, Frère Jacinto, dit la nourrice, vous ne savez pas qu'on a arrêté Pito Bezerra ? Ce grand bourreau ?

– On l'a arrêté ?

– Mais le peuple attend à la Corderie qu'il sorte du tribunal de la rue de la Fabreca pour le tuer. Si je n'avais pas ce petit, j'irais, moi aussi, là-bas, pour lui couper une oreille.

– Quel mal vous a-t-il fait, ce Pita Bezerra, Madame Maria ? demanda le moine.

– Que le diable l'emporte, je ne l'ai jamais vu ; mis il a tué du monde ici, à Porto, je ne saurais vous dire combien. J'ai dit à deux voisines qui y ont été : eh, les femmes, si vous m'apportez la pointe de son nez, à ce voleur, je vous paie un canon de vin mûr ; et il se trouve aux portes de la mort.

– Cette soif de sang est malséante chez une femme, Madame Maria...

– Il ferait beau voir que non ! Ah, si je pouvais voir ces voyous hachés comme oignons à frire.

Le moine se disait : " Et l'on dit que la douceur est le principal atout de ce sexe !..."

Frère Jacinto s'engagea dans la rue de la Fábrica. Quand il arriva rue de Santo-António, il vit une multitude débordant de la ruelle du Correio, qui hurlait : " À mort !" en fendant l'air de leurs épées et de leurs piques. En s'approchant d'un épais tourbillon de femmes, de va-nus-pieds, et de galopins il entendit ce que l'on criait : "À mort, Pita Bezerra !" Il demanda où il était, on lui dit qu'il se trouvait au tribunal, et qu'on l'attendait pour le tuer.

– Ne serait-ce pas mieux de laisser aux lois le soin de le punir ?

– Ni loi, ni diable ! beugla un soldat des bataillons fixes, en brandissant une épée courte. La loi, c'est le peuple ! Seriez-vous un âne de même farine ?

– Non, camarade, répondit le moine, sereinement, je suis un de ceux qu'il a mis en prison.

– Et vous déliez votre langue pour un salaud qui a enlevé un bout de fesse à mon frère, révérence parler, là ! Eh bien, l'ancien, n'allez pas sortir vos boniments au peuple, vous allez vous faire dérouiller ! Écoutez mon conseil...

Collé au mur, frère Jacinto se fraya un chemin, avec la plus grande humilité, arriva au tribunal au moment où Pita Bezerra descendait les escaliers entre deux soldats.

À sa vue, les cris redoublèrent. Les sifflements des femmes, semblables à ceux du serpents à sonnettes, dominaient les rugissements des tigres, à qui n'avaient rien à envier ces hommes qui recourbaient leurs griffes avant la curée.

Déjà condamné à mort, Pita Bezerra arriva au seuil de la cour, le sang figé au niveau du cœur. Le moine se trouvait tout contre la porte. Le condamné, qui avait alors tout l'air d'un cadavre, regarda l'homme en soutane.

– Je suis ce pauvre moine, Monsieur Pita Bezerra, dit frère Jacinto de Deus ; et, se montrant au pas de la porte, il dit en faisant face au peuple :
– N'allez pas souiller vos mains pures du sang de ce criminel. Peuple vaillant, peuple magnanime ! Vous avez offert la victoire à la justice ; vous avez brisé les chaînes des législateurs, laissez maintenant à la justice le soin de vous venger.

– Qu'est-ce qu'il dit, cet âne ? brailla une poissarde.

– Dehors, pauvre baudet !... cria-t-on de toutes parts.

– Celui qui vous parle, reprit le moine, imperturbable, et l'un de ces hommes inoffensifs que ce boucher a jeté dans les fers. Mais que Dieu ne permette pas, non plus que la liberté, conquise à la force de vos bras, que je vous incite à tuer ce criminel avant que toutes ses victimes ne puissent le voir sur la potence. Savez-vous que cela prend un instant de tuer un homme ? Que c'est un maigre châtiment pour ce meurtrier que de lui ôter la vie en si peu de temps, quand il en a arraché tellement en prenant son temps, en les torturant longuement ? Ne préférez-vous pas le voir marcher de l'oratoire au gibet ? Citoyens ! Laissez-le entrer vivant dans sa cellule ; ne lui donnez pas le plaisir de le tuer en un clin d'œil ; parce qu'il aime certainement mieux la mort soudaine que vous menacez de lui infliger à la longue agonie de l'oratoire et au spectacle d'une mort infamante. Combien de vos parents ont été tailladés, sur ces remparts, à coups de sabre, fauchés par des balles ? Ils sont morts, et ils étaient salués comme les défenseurs d'une juste cause ! Et vous voulez, pauvres fous, que cet homme connaisse la même fin que ces braves que vous pleurez ? Vous voulez qu'il n'ait pas de plus longues angoisses ? Vous voulez que d'ici cinq minutes il ne sente plus les châtiments qui doivent durer jusqu'à ce que le poids du bourreau lui écrase la gorge ? Regardez, citoyens, ce que vous faites ! La vie de cet homme doit être tranchée fibre après fibre. Si vous le tuez d'un coup, vous pourrez dire que vous n'avez pas vengé les victimes de Pita Bezerra.

Ce fut un concert de bravos :

– Bravo ! Laissez-le ! Il ne faut pas le tuer ! Il a raison, le prêtre : il va mourir à petit feu !... Qu'on le mette aux fers ! Laissez-le passer, femmes !

L'escorte se fraya un passage. En passant devant le moine, Pita Bezerra lui jeta un regard implorant et plein de reconnaissance. Frère Jacinto ne le regarda pas.

Au bout de vingt pas, la tourbe qui surgit du côté de la rue des Clérigos, et n'avait pas entendu l'allocation décisive du moine, se lança aussitôt contre l'escorte, en pointant ses armes, lui arracha le prisonnier, le sabra, lui lacéra le visage, l'étrangla avec une grosse corde, le traîna, en lambeaux, dans les rues, et porta sa carcasse à moitié écorchée au bord du Douro, où elle le jeta, en beuglant une longue et discordante suite de

cris de joie, vociférés par ceux qui avaient craché des insultes aux têtes fichées sur les pieux de la Praça Nova en 1829.¹

C'était le même peuple.

Quand frère Jacinto de Deus vit passer le cadavre sur la pente de la chaussée des Clérigos, en laissant une traînée de sang, il pleura et médita les paroles du prophète :

" Et je ne punirai pas ces excès ? dit le Seigneur. Mon âme ne se vengera pas de cette sorte de gens ?

Il s'est produit des choses étranges, épouvantables sur la Terre."²



¹ On avait pendu des libéraux, avant de leur couper la tête. La famille de l'un d'eux évita longtemps de passer par la Praça Nova, en souvenir de son martyr de la liberté. (NdT)

² Jérémie, Chap. V, vers. 29 et 30.

VI

LE MOINE D'ARRÁBIDA

Ah ! vous êtes un sot, mon Frère !
Je vous abandonne votre démon, il est à vous.
Gil Vicente - *Le Vaisseau des Amours*

FRERE JACINTO DE DEUS se fit annoncer à la conciergerie de Santa Clara.

La mère portière dit que madame Angélica avait passé une si mauvaise nuit que le médecin ne lui permettait pas de quitter son lit tant qu'elle aurait de la fièvre.

– À d'autres ! dit la nourrice brutalement, elle est malade comme moi. Elle a honte de parler à son fils, cette bigote !

– Taisez-vous, femme ! dit le prêtre, et il continua, à l'intention de la portière : ayez la bonté de lui dire que frère Jacinto de Deus est là.

– Cela revient au même de le lui dire ou pas, répondit la religieuse, le médecin lui interdit de se lever.

– Le médecin ou ce petit saint de moine d'Arrábida ? rétorqua le bénédictin, fort gravement.

– Ce n'est pas le moine, répondit la franciscaine, de bonne foi, c'est le docteur qui me l'a dit lui-même.

– Ça a dû être le moine, fit madame Maria, l'épouse de l'esprit fort de la douane. Que je ne puisse plus me mettre debout si ce n'était pas cet abruti de moine ! Au diable cet imposteur, qui mange ici les bonnes sœurs avec ses minauderies ! Mon Bento m'a dit qu'un jour il va le prendre par les jambes et le balancer à un coin de rue ! Regardez-moi ce fléau qui devait tomber sur ce couvent !

– Faites-moi le plaisir, reprit le moine, entre le sourire et la sévérité, de ne pas vous mêler à ma conversation avec cette dame, Madame Maria.

– Je n'en puis plus ! s'exclama la sœur. On n'a jamais vu plus mauvaise langue dans cette cour ! En d'autres temps, elle serait déjà en prison...

– Vous avez entendu ? rétorqua aussitôt la nourrice, et elle se redressa, s'appuyant au parloir, en se dandinant, les mains sur les hanches. Regardez ! — avec la pointe de son doigt elle retroussa la paupière inférieure de son œil droit. — vous avez entendu, Madame la sœur ?... Vous l'avez-vous vu ? Ce temps est passé. La prison ! Voyez-moi cette mocheté qui ne jure encore que par ces rustres ! Ces résidus de cagotes qui les faisaient entrer dans les murs de l'enceinte, et monter à l'intérieur...

– Ma patience est à bout, Madame Maria ! dit frère Jacinto, voyant que la portière s'était retirée, de peur d'entente d'autres injures. Faites-moi le plaisir de vous retirer avec le petit, je vais tout de suite aller chez vous.

– Ça vaut mieux, acquiesça la nourrice, en se précipitant dehors. Je pourrais faire des miennes, je ne sais plus où j'en suis !

La religieuse se rapprocha de nouveau de la grille, et dit, encore sous le coup de l'émotion :

– Chaque fois que madame Angelica ne vient pas à la grille, cette insolente reste là, à couvrir le couvent d'injures. Ne la laissez pas revenir ici, votre Seigneurie.

– Je n'y pourrai rien, vu qu'elle est la nourrice du fils de Madame Angelica.

– Et le gamin, qu'est-ce qu'il vient faire ? reprit la portière, avec une édifiante intransigeance. C'est un scandale de voir à côté de ces grilles le fils d'une recluse, qui plus est un enfant du péché.

– Si le péché est imputable à son père, sa mère, c'est elle ; qu'est-ce que ça peut donc vous faire que son fils vienne ici ? !

– Le frère Silvestre du Coração Divino¹ ne veut pas, il a pleuré quand il a appris ce qu'était devenu ce monastère, après toutes ces réformes.

– Ah ! il a pleuré ?

– Oui, Monsieur... il a pleuré...

– Le saint homme !... Comme j'aimerais le connaître.

– Vous ne connaissez donc pas le frère Silvestre do Coração Divino ?

– Par mes plus grands péchés, non !

– Tous les fidalgos sont aux petits soins pour lui ! La figure, c'est déjà celle d'un saint. Tout ce qui est arrivé dans cette guerre, on dit qu'il l'a prophétisé, et il a déjà prédit que dans un an et un jour Dom Miguel I^{er} se trouvera au Portugal.

– Il ne dit rien du roi Dom Sebastião, le frère Silvestre ?

La gravité des questions de frère Jacinto ne laissait pas filtrer la moindre trace d'ironie.

– J'ignore s'il a dit quelque chose de Dom Sebastião, répondit la mère portière. Je croyais que plus personne ne l'attendait ; vous croyez encore, Votre Seigneurie, au retour de celui qui est resté caché ?²

¹ Autrement dit Silvestre du Cœur Divin. Ne voyons aucune ironie dans le choix de ce nom (NdT)

² *Encoberto* en portugais ; on a longtemps cru que le roi Dom Sebastião, porté disparu en 1578 après la bataille d'Alcacer-Quibir, réapparaîtrait un jour. On racontait, quatre siècles avant, que l'empereur Frédéric Barberousse n'était pas mort noyé dans le Cynos, mais vivait dans une grotte. L'action se situant en 1833, on appréciera le discernement de la portière. (NdT)

– Je vous l'assure, Madame...

Là-dessus, la moniale s'écria :

– Regardez, voici le petit moine...

Le moine se tourna vers le portail sous le porche et vit entrer le frère d'Arrábida à petits pas mesurés, les yeux à terre, les bras pendants, en soutane, les chaussures à boucles d'acier, coiffé d'un tricorne.

Il allait sur ses soixante ans, encore gaillard, le teint frais, robuste, un rien bedonnant, la nuque épaisse.

– C'est la tête d'un saint qui ne se porte pas mal... dit à mi-voix le moine à la portière. Permettez-moi, votre Seigneurie, d'aller lui présenter mes civilités, comme on dit à présent.

Il alla à sa rencontre, baissa courtoisement la tête et lui dit :

– Je ne perdrai pas cette bonne occasion de vous saluer, frère Silvestre do Coração Divino.

– Je ne vous connais pas, Votre Grâce, dit le frère d'Arrábida.

– J'ai été moine, moi aussi. J'appartenais à l'ordre de Saint Benoît.

– Ah ! seriez-vous, mon Père, monsieur... monsieur...

– Frère Jacinto de Deus...

– C'est vrai. L'une de mes filles spirituelles m'a souvent parlé de vous, mon père.

– Madame Angélica, séculière de ce couvent.

– En effet. J'ai appris aujourd'hui qu'elle se trouvait fort mal, dit frère Silvestre.

– Moi aussi, je viens de l'apprendre : je venais lui montrer un fils qu'elle a...

Le moine d'Arrábida lui coupa la parole avec une sainte frénésie...

– Non par Dieu, par Notre Dame, et tous les Saints ! N'en parlons pas, c'est un malheur, une vraie calamité, frère Jacinto, épargnez-moi le soin de vous dire, ce dont mon cœur est navré, que vous ne devez plus venir avec cet enfant, ni permettre, mon Père, que cette femme ne poursuive pas sa conversion qui est en si bonne voie...

– Sous votre direction, Votre Révérence... lança le bénédictin.

– Oui, Monsieur ; je suis fort satisfait de l'effet des sacrements sur cette âme détournée du ciel ; mais il faut éloigner de sa vue et de ses souvenirs ce vivant et scandaleux témoignage de ses fautes.

– Réfléchissons-y... Voyons comment écarter cet enfant. Ce garçon n'a ni père, ni parents, ni d'ami compatissant qui le recueille. Il est âgé de deux ans et sept mois. Si les versements à la nourrice qui le nourrit s'arrêtent, elle l'abandonnera parce qu'elle est pauvre. Ce petit n'aura plus aucun appui. Où voulez-vous, frère Sylvestre, que nous l'emmenions, pour que sa mère l'oublie ?

– Je ne sais pas... moi... balbutia le moine d'Arrábida.

– Vous ne savez pas ? À mon avis, l'expédient le plus rapide, ce serait de le tuer, de l'étouffer de ses mains ou de le jeter dans un puits. Ces tout-petits s'envolent pour un rien des mains de leurs bourreaux aux bras de Jésus-Christ, qui, lorsqu'il était de ce monde, les aimait vraiment : *Sinite ad me parvulos venire*¹. Ne vous semble-t-il que j'ai raison ?

– Vous ne parlez pas sérieusement, mon Père ! répondit l'autre. N'y a-t-il pas un moyen qui ne soit pas aussi barbare ?

– J'en ai un autre, reprit frère Jacinto, placidement. Prenons en pleine nuit l'enfant, et déposons-le là, dans la rue. S'il ne meurt pas de froid et de peur avant le point du jour, il passera sans doute un être compatissant qui le ramassera sur les pierres, et l'emportera.

– Hé là, Monsieur ! répliqua le moine d'Arrábida, ce n'est point là une façon de traiter ce problème ! Vous plaisantez, mon Père !

– Confiez-moi donc vos idées judicieuses là-dessus, frère Sylvestre.

– N'y a-t-il point là-bas le tour des enfants qu'on expose ?

– C'est vrai. Je ne pensais pas au tour des enfants trouvés. Vous avez, Votre Révérence, des idées pleines de sainteté. Vous méritez qu'on vous traite de saint, à plus juste titre que frère Bartolomeu dos Mártires. Apprenant qu'un berger des âmes, un abbé, un prêtre du Christ, directeur spirituel de vierges et d'épouses, avait un fils caché, ce vertueux archevêque lui dit, en tenant cet enfant par la main : "Vous le reconnaissez ?... Puisque vous êtes son père, donnez-lui une bonne éducation, sachez lui donner la vie, et n'offensez plus Dieu." Cela fut dit à un ministre qui consacrait le pain et le vin, à un homme qui conduit les âmes au ciel, à un flambeau de lumière divine levé dans les ténèbres de l'ignorance de ses brebis montagnardes, prêtes à louer le relâchement de leur pâtre. Vous estimez donc, frère Sylvestre, que ce pieux archevêque inviterait une séculière recueillie dans ce monastère à mettre au tour, dans le gosier de cet abîme de tendres cadavres, son fils de trois ans, l'enfant tant de fois baigné de larmes aimantes par son père ! Que vous dit, là-dedans, votre conscience, mon père ! La tenez-vous pour satisfaite après avoir rempli de terreur et de fiel le cœur de cette pauvre mère ? Pensez-vous que c'est un trait édifiant de lui arracher ses entrailles maternelles, de lui remplir le cœur d'images de l'enfer qui l'épouvantent, la rendent stupide, assez dénaturée pour ne plus avoir de sentiment de gratitude à mon égard, alors que je l'ai emportée dans mes bras quand la misère, pire que la mort, allait l'entraîner dans le gouffre des femmes perdues ! Quelle sorte de saint êtes-vous, votre Révérence, qui êtes venus faire ici le mal que même les légions infernales conjurées ne peuvent

¹ *Laissez venir à moi les petits enfants*. Les humanités étant, grâce à l'industrie de ministres de l'Éducation de toutes les chapelles et de prêtres assoiffés de progrès, devenues ce qu'elles sont, nous nous croyons tenus de traduire. (NdT)

parvenir à provoquer ! Répondez, mon Père, si ni la honte, ni le remords ne vous étranglent.

– Ne m'outragez pas, mon père ! s'écria le moine d'Arrábida en pressant le pas pour échapper à l'ancien qui tremblait, qui arrivait à peine, avec sa canne, à se tenir debout.

Malgré ça, frère Jacinto revint sur ses pas pour suivre l'autre qui se sauvait, et lui dit d'une voix surtout faite pour qu'on l'entendît à l'intérieur du couvent :

– Je reviendrai demain avec le fils d'Angelica, frère Silvestre. puis, ce sera le bras de la justice des hommes qui viendra ici pour arracher à la société de ces femmes innocentes un être qui diffame la justice et la bonté de Notre Seigneur et Père. Ces bêtes féroces, qui font des églises leurs cavernes, auraient ébranlé la religion de Jésus si elle n'était divine !...

Le moine d'Arrábida entra dans le temple, quand frère Jacinto, ayant terminé son apostrophe, quitta la cour du monastère. Les fenêtres qui donnaient sur le parvis, étaient pleines de religieuses, des séculières et des servantes. Certaines pleuraient, consternées de l'humiliation de leur confesseur. Les novices riaient sous cape et se tapaient respectivement sur les hanches.

Les bigotes qui allèrent guetter le moine du chœur, le virent à genoux, les bras en croix, les yeux levés vers l'image du Sauveur. Elles versaient force larmes. Les sanglots de certaines, c'étaient des renvois d'un bol alimentaire mal digéré sous l'effet de leurs peines de cœur, et de leurs malaises intestinaux.

Ces sœurs affligées se concertèrent, et se rendirent tout droit à la cellule d'Angelica Florinda. La malade, assise sur son lit, pleurait, parce qu'elle savait déjà ce qui s'était passé à la conciergerie. La plus autorisée des religieuses entra, en louant Notre Seigneur Jésus-Christ et dit :

– Nous sommes vraiment consternées, Madame Angelica ! Notre saint frère d'Arrábida a été traîné dans la boue par cet autre moine que vous connaissez, et qui est loin d'être l'homme de Dieu qu'il se prétendait ici.

– Ne dites pas cela, Madame ; c'est un homme très bon... fit Angelica.

– C'est possible ; mais nous ne voulons pas qu'il vienne injurier notre confesseur, cet homme bon que vous défendez, Angelica. Si vous lui êtes redevables, ce n'est absolument pas notre cas. Et si vous n'y mettez pas un terme, le mieux, c'est de quitter le couvent, et de ne plus avoir à obéir aux maîtresses de cette maison, c'est-à-dire aux religieuses.

– Je sais bien, mesdames ; mais ne m'incriminez pas : je ne savais rien. Dieu sait combien me coûte le chagrin de frère Silvestre... Il sait bien quelle en est la raison...

– La raison, l'autre moine l'a clamé haut et fort. Il veut que vous alliez voir votre fils à la grille. Ce n'est pas possible. Si les médisants ont dit jusqu'ici du mal de notre couvent, que feront-ils à présent ? Que les

enfants viennent ici voir leurs mères ! Et personne ne demande, après, quelle est sa mère. Ce qu'ils disent, c'est : "Il y a là un gamin qui va voir sa mère au couvent" ; et ce sont les religieuses qui le paient...

Cette crainte de la Mère que sa réputation n'eût à en souffrir, était moins mal fondée. Trente ans avant, on l'avait soupçonnée de faire sien le précepte portant sur la multiplication de l'espèce ; elle n'avait cependant plus à redouter cette calomnie, ses appas auraient donné tant d'attraits à la continence que l'Antéchrist lui-même — s'il est vrai qu'il sera conçu dans le sein d'une religieuse — ne voudrait pas s'incarner dans celui de cette brebis teigneuse du troupeau de frère Silvestre.

— Mesdames, s'exclama Angelica en joignant les mains, ne me chassez pas de cette sainte maison, je promets de demander à frère Jacinto de Deus de ne plus revenir ici. Frère Silvestre me pardonnera, quand il verra que je suis innocente...

— Faites ce que vous avez à faire, et prenez vos dispositions, demain vous aurez ici le moine et votre fils. Il l'a dit, en brailant sous nos fenêtres. Un vieillard de cet âge n'a pas honte de venir, avec l'enfant du crime, aux portes d'une maison religieuse ! C'est un sans-culotte, il suffit !

Sur ce, elle partit vers le chœur, avec les autres, en glapissant les psaumes de David.

Ô sublimes poésies, un effroyable destin vous a mises aux lèvres chargées de ces dyspeptiques ! Si les harpes plaintives de l'Orient pensaient résonner dans les fosses nasales de ces Mères qui font des arpèges pour leurs lamentations avec les sifflements de leur tabac à priser !...



VII

UNE PIEUSE DÉMENCE

De sorte que nous avons un Dieu dont la vue
nous inspirera autant de honte que de crainte.

FRÈRE JOÃO CARDOSO - *Voyage de l'âme*

LE LENDEMAIN, à la même heure, Frère Jacinto surgit, accompagné de la nourrice et de l'enfant au seuil du portail.

Une domestique l'attend avec la clé d'une grille. Le moine monte, suivi de Dona Maria, qui grogne :

– Ça, grâce à Dieu ! C'est le diable qui viendra ici, aujourd'hui, si ce n'est elle...

– Je vous prie de garder le silence, Madame Maria ! dit sévèrement frère Jacinto.

– Non ! On éclate, si l'on ne passe sa rage. Un enfant si joli ! Avoir une mère qui ne veut pas voir ce petit séraphin ! Vous me permettrez, Votre Seigneurie, de lui glisser deux mots.

– Je ne vous permets pas de lui en dire un seul ; et si vous gardez votre calme, vous aurez un cadeau. Vous pourrez compter sur un jupon rouge.

– Tope là ! Même si je dois éclater, je ne dirai rien...

La porte intérieure de la grille s'ouvrit, et Angelica Florinda sortit avec une dame entre deux âges, que connaissait frère Jacinto. C'était la bonne sœur dont Angelica était la servante.

– Elle me fait tellement pitié, cette créature, frère Jacinto, dit la bonne sœur que je suis venue.

La religieuse allait poursuivre, quand Angelica glissa ses mains entre les grilles, et se mit à crier, en s'exclamant :

– Mon fils ! mon amour ! mon ange chéri !... Va au ciel, fils de mon âme, va au ciel, et prie Dieu pour ton père, demande-lui de ne pas le précipiter aux enfers pour toujours !

Elle tomba comme vidée de toute son énergie, en versant des torrents de larmes.

Le religieuse multipliait les paroles apaisantes ; frère Jacinto de Deus faisait de graves réflexions sur la peur inepte que l'on avait inspiré à l'esprit faible de cette femme sur ce qu'allait devenir l'âme de Tomás de Aquino. La nourrice grommelait, en serrant tout contre son cœur l'enfant surpris, épouvanté :

– Elle est mal partie, elle veut que son fils meure ! Elle a dix diables au corps, cette créature.

Poursuivant ses réflexions, frère Jacinto de Deus dit à la bonne sœur :

– Cette femme, en somme, ne peut, Madame, rester ici, et elle n'a pas besoin de se trouver à un endroit où elle sera forcément mal vue, même si elle se mortifie à force de pénitences et pousse son ascétisme jusqu'à renier son fils. Il est nécessaire que tu quittes ce couvent, Angelica. Tu iras dans un autre ; je te choisirai à Guimarães ou à Braga un monastère où tu pourras aimer et servir Dieu sans rompre les liens qui t'attachent à ton fils. Tu veux partir ?

Elle ne répondait pas. La nourrice sauta involontairement sur sa chaise et hurla :

– Partez d'ici, femme ! Autant parler à une idiote !

– Soyez prudente, Madame Maria, murmura le moine, tout bas.

– Je n'en ai rien à faire, ici, de ce jupon rouge ! s'exclama-t-elle en se levant, gesticulant à en donner le vertige. Vous lui dites, frère Jacinto, que vous lui donnez un autre couvent, et elle s'en moque absolument ! Elle veut que son fils meure ! Pourquoi ? Pour aller demander à Dieu de tirer son père de l'enfer ? Elle est bien bonne ! Qu'ai-je à faire de l'enfer et du diable ? N'y pensez plus, femme ! Il n'y a pas d'enfer du tout ! L'enfer est ici, sur ce monde. Qui n'a pas de quoi manger, ni boire, ni de la paille pour se coucher, c'est ça, l'enfer. Ce sont là des arnaques de moines. Je ne le dis pas pour vous, non. Voyons si vous allez lui dire, frère Jacinto, que le lieutenant est en enfer !...

– Jésus, quelle femme ! dit le moine, exaspéré, Dieu me donne de la patience, elle est comme ça !...

– C'est bon, je ne dis plus rien ; et... voulez-vous savoir ? Le mieux c'est que je m'en aille, et que vous restiez là, Votre Seigneurie. Vous avez vu votre fils ? Vous ne voulez plus le voir, Madame Angelica ? Adieu, que tout se passe le mieux du monde pour vous, ici ! Écoutez, cet enfant pourra se contenter de ses saudades. On dirait qu'il devine ! Il l'a regardée, il a pris peur. Pas étonnant ! Elle a une mine de déterrée ! C'est ça, être en enfer, Madame Angelica... Vous avez payé votre dette au lieutenant... vous voulez mettre son fils au tour !... Seigneur !... Laissez-moi m'en aller, j'ai le sang qui bout !...

Et elle sortit avec l'enfant qui se cramponnait à son cou.

– Quelle femme, mon Dieu ! dit la religieuse. On ne peut être plus mal élevé !

– Ce qui m'étonne, ce n'est pas elle, Madame, dit le moine. Ce qui me stupéfie, c'est cette autre femme qui se trouve là ! Quel raffinement de cruauté ! Ce cœur est vraiment mort et pour de bon, comme c'est honteux, la façon dont il est mort ! Elle a vu partir son fils sans même pousser un cri... sans faire un geste !... Elle me fait horreur !...

Et il se leva, tout tremblant, en s'essuyant les yeux.

Angelica se tordait les doigts, les entrelaçait en levant les mains au ciel, se serrait les tempes, se débattait, se courbait, poussait des cris stridents.

– Mais que signifient tous ces accès de frénésie ? demanda le moine. Qu'est-ce qui se passe ? Cette femme a perdu l'esprit, Madame !...

– Pas du tout, dit la religieuse.

– Je ne suis pas folle... C'est pire, mille fois pire ! s'exclama Angelica, avec des hurlements entrecoupés de sanglots. Je suis condamnée aux peines éternelles... Je ne peux pas sauver ce malheureux que j'ai volé à Dieu, ni me sauver moi-même... J'ai perdu l'espoir de le retrouver au ciel... À jamais...

Ses angoisses lui avaient serré la gorge au point que cela faisait de la peine de voir les efforts désespérés qu'elle faisait pour respirer.

– Ne me dites pas que cette femme ne bat pas la campagne ! murmura frère Jacinto. On ne peut plus rien y faire !... C'est bien une fille spirituelle du saint moine d'Arrábida ! C'est cette créature dont le meilleur de la vie est mort : son cœur et sa raison sont morts ! Voilà ! Qui t'a vue, Angelica ! Comme tu me fais de la peine !... Pourquoi la Divine Providence n'accomplirait-elle pas le miracle de te ressusciter, mère morte, intelligence sinistrée !... Bon !... Que la volonté du Seigneur se fasse !... Angelica ! Je ne vais pas te revoir... adieu ! Si le faible souffle que tu as reste vivant, je te précéderai, et j'intercèderai pour toi devant Dieu. Quant à ton fils, ne crains pas qu'il revienne ici. Il s'en va avec moi, parce qu'il est le fils de Tomás de Aquino. Je dirai à mes neveux de ne pas abandonner l'orphelin et, là-haut, je demanderai au Seigneur de donner des entrailles de père aux protecteurs de l'enfant. Le juge suprême demandera des comptes au moine qui t'a mis dans cet état, pauvre folle ! Ne crains pas l'enfer, la responsabilité de tes crimes ne retombe plus sur toi : mais sur ton confesseur.

Angelica n'entendit pas les dernières phrases. Appuyée sur l'épaule de la religieuse, elle avait perdu connaissance.

Frère Jacinto joignit alors les mains, leva les yeux et dit :

– Seigneur ! Si vous appeliez à une autre vie l'esprit de cette malheureuse !...

Et il continua en priant silencieusement.

Angelica frémit. Le moine resta quelques instants à lui regarder le visage entre les bras de la religieuse.

*

VIII

IL A PASSÉ

Voici la fin du serviteur de Dieu,
l'aboutissement qu'ont connu ses travaux.
FREI AUGUSTIN ANTOLINEZ
Vie de San Juan de Sabagún

CES CONFLITS ONT PESE sur les minces fibres de la vie du moine. Il fut pris d'une grande tristesse et d'un immense désespoir. Le vieillard crut que Dieu lui avait confié cette femme et son fils. C'était une illusion d'une âme admirable, d'une vertu sans seconde. Si c'était dû à la faiblesse de son esprit, elle était bien compensée par l'adorable vigueur de son cœur.

Il lui restait l'enfant pour puiser dans l'intarissable trésor de sa charité. Il se rendit à son village. il offrit une généreuse gratification à la nourrice. Il vint à bout de sa résistance par des présents, et lui donna de quoi l'élever un an de plus.

Les mensualités d'Angelica ne s'interrompirent pas. Malgré la contrariété du Père, elle ne les refusait pas. C'est que, bien qu'il la réduisît à se nourrir à peine, le saint d'Arrábida ne lui suggéra aucun moyen de se passer tout à fait de manger. Angelica recevait la pension mensuelle du bénédictin.

La famille de frère Jacinto, apparemment, manifestait une joyeuse complaisance pour la coûteuse charité de son oncle : chacun se demandait si le moine voudrait donner une partie de son patrimoine au petit garçon qu'il avait amené, dans la mesure où il l'avantageait par rapport aux petits-enfants de son neveu, avec ses cajoleries et ses caresses. Cette jalousie était plus que naturelle, et il était pardonnable de le relever. Le religieux avait tout donné, c'est vrai ; mais il ne lui restait rien à promettre.

Il fut facile au moine de se convaincre qu'il ne fêterait pas ses quatre-vingt-deux ans. Il lui manqua le feu et l'énergie intérieure dont il se targuait, en disant qu'il était jeune dans son âme quoique l'étui soit crevassé par la vieillesse, comme une ancienne caisse de bijoux que les siècles n'ont pas dilapidés. Et il aimait à dire sur lui, avec une certaine saveur antique : "Ce corps est la vieille cage d'un oiseau immortel : les barreaux de canne ne vont pas tarder à tomber, tant ils sont vermoulus ; et l'oiseau à s'envoler vers les régions d'un perpétuel Été."

Au mois de Janvier 1836, Jacinto de Deus s'efforça en vain de se lever. Il s'asseyait et retombait sur le dossier du lit.

– Je ne vais pas insister, dit-il, résigné, avec une imperturbable lucidité. Mon corps exige la position horizontale du repos ; mon âme le tire vers le haut : elle s'exerce à prendre son vol. Il est grand temps d'assurer à la charité la survie qui est en mon pouvoir, afin de ne pas mourir tout à fait pour mon orphelin...

Et, appelant à son chevet son neveu et ses fils, il leur tint ce discours fort posé, et sur le ton paisible d'un homme qui donne des instructions et des conseils à ses familiers pour que son absence temporaire ne compromette pas le bon gouvernement de la maison :

– Mes enfants, mes amis, je ne vais pas longtemps demeurer dans cette vie que je vous laisse. J'arrive avant vous dans l'autre, parce que mon voyage a duré quatre-vingt-deux ans. Sur la route que j'ai prise, vous trouverez quelques indices de mon passage, dont vous aurez quelques raisons d'être fiers, et vous les montrerez à vos enfants et petits-enfants, à l'instar des fidalgos qui font lire à leurs infants les pages d'Histoire de leur patrie où figurent les hauts faits de leurs aïeux. La noblesse de bonnes actions, des blasons de charité, tous retenus au livre des lignées de la maison de Notre Seigneur Jésus-Christ, voilà ce que je vous laisse, mes amis. Considérez, toutefois, que la noblesse doit être toujours alimentée avec la ferme nourriture qui l'a engendrée ; sinon elle s'abâtardit et se corrompt. Si vous ne poursuivez pas les œuvres que j'ai entamées et si vous ne les achevez pas en suivant les traces que je vous laisse, vous serez indignes des bienfaits de celui qui vous a laissé cette maison et s'en est allé, fort de sa volontaire pauvreté, se retirer dans la cellule d'un couvent. Au regard de tout ce que je vous ai donné, je vous demande peu de chose. Eh bien, écoutez mes instructions et que Dieu soit le témoin qui vous accuse et le juge qui vous condamne, si vous ne les suivez pas. Vous enverrez à Angelica Florinda la mensualité que je lui ai accordée. Vous donnerez à Jacinto de Deus, dès qu'il aura atteint ses six ans, l'éducation dont auront bénéficié les fils que vous destiniez à une carrière scientifique. Si, à cet âge, il manifeste une inclination pour la vie d'un clerc, ordonnez-le ; si c'est pour l'armée, faites-l'y entrer ; si c'est pour le commerce, établissez-le. Ne le conseillez pas, ne le forcez pas, sauf si son choix trahit son incapacité de choisir. Pour ce qui est de sa mère, si elle veut un jour sortir du couvent et rejoindre son fils, recevez-la ; si le fils veut voir sa mère, laissez-le y aller ; mais veillez sur ses pas, hors des chemins sans malice de votre village. Ces deux infortunées créatures que je confie à la protection de votre charité, ce sont les enfants de mon âme. Ne les oubliez pas ; ne vous montrez pas indignes de ma mémoire, en leur ôtant votre appui ; je ne vous souhaite pas de plus

grand tourment que le remords de vous être montré ingrats envers l'homme à qui vous devez tout. À partir de cet instant vous êtes sous les yeux de la Divine Providence.

Le neveu de Frère Jacinto et ses enfants dirent que la volonté de leur oncle serait religieusement respectée.

Le moine vécut encore quelques mois, paralysé. Durant le pénible cours de cette halte au bord de la sépulture, jamais ses douleurs intenses n'arrivèrent à briser la force de sa patience. Le Seigneur lui procura encore quelques joies. C'étaient les lettres d'Angelica, inspirées par la saudade, et révélant un cœur plein de gratitude. Il y relevait, cependant, un esprit ascétique, à la raison égarée, torturé de peur et de remords pour avoir entraîné la perte de l'âme de Tomás de Aquino.

Frère Jacinto lui répondait de sa main brièvement, terminant invariablement ses lettres par cet exorcisme : "Dieu te défende, ma fille, de tout mal et du frère d'Arrábida, qui, non content d'être méchant, est stupide, et non content d'être stupide, est incorrigible."

L'on était au huitième jour d'avril, quand le moine demanda qu'on lui fit revêtir son habit de bénédictin, et qu'on lui ouvrît toutes grandes les fenêtres de sa chambre, pour qu'il pût faire ses adieux à son dernier printemps.

– L'homme vit peu de temps, dit-il sereinement, ces arbres en costume de fête, c'est mon père qui les a plantés. J'étais tout petit quand je suis monté cueillir des fruits là-bas, sur ces branches ! Ils restent là, vides et rongés, mais pour donner des fleurs et des fruits... Que sommes-nous, quand nous produisons des fleurs et des fruits d'amour et de bienfaisance ?! Moins que des arbres.

Il continua de regarder un bon moment la floraison des arbres fruitiers, silencieux et pensif. Une larme coula doucement et se dilua dans sa barbe blanche, hérissée qui s'épaississait sur tout son visage.

Bien qu'incapable de se hisser à la hauteur la méditation mélancolique de l'ancien, sa famille pleurait. Il existe une poésie d'une grande élévation, si naturelle et ajustée au sens commun, qui donne de la ferveur à l'âme entière, et réchauffe les glaces de l'insensibilité. C'était un tableau fait pour transporter des gens plongés dans la chagrin !

L'ancien détourna les yeux du ciel et des arbres pour les poser sur la belle tête du fils de Tomás. Il tendit le bras, pour lui faire un signe ; l'enfant s'approcha de sa couche, et mit sa tête sur la main du vieillard.

– Tu auras du mal à te souvenir de moi, quand tu seras un homme !... lui dit le moine. Regarde-moi, regarde-moi bien, vraiment, et ne m'oublie jamais.

– Non, mon parrain, répondit l'enfant.

– Laissez-moi seul, dit frère Jacinto, et faites venir l'abbé qu'il vienne m'administrer les derniers sacrements. C'est l'heure de faire mes bagages pour le grand voyage.

Après avoir communiqué et reçu l'extrême onction, le moribond récita, en alternance avec le prêtre, les psaumes pénitentiels. Les derniers vers, il parvint à peine à les prononcer syllabe par syllabe. L'abbé se tut, croyant qu'il se reposait. La respiration était calme, mais presque inaudible. Au bout de quelques secondes, il ne vivait plus ; mais cet état, ce ne pouvait être la mort. C'était, comme on dit dans nos villages, *passer* ; un sublime vocable qui nous vient de quelque esprit supérieur qui l'a simplement trouvé en méditant sur le mystère de l'immortalité, et les latins l'ont adopté pour l'ajouter à leur répertoire, après les chrétiens. *Transire*, "passer, aller dans l'au-delà", disaient-ils. Oh ! ne m'en proposez pas un autre, d'une telle douceur et aussi vrai, pour vous décrire l'envol du grand esprit du moine. *Il a passé*. Au-delà, c'est la lumière perpétuelle, la glorification des intelligences salvatrices, le feu divin recevant le rayon lumineux qui s'éteindra sur la terre. En deçà, un visage glacial, et le rire de son adieu au monde où il avait laissé une partie de son essence angélique, et autour de lui la contemplation et les pleurs de vieillards et d'enfants.



IX

TROIS SOUFFLETS SACRILÈGES

"De quoi se répandre en lamentations
pour les uns, et rire pour les autres."
FRANCISCO SANTOS - *El Rey Gallo*

LA NOUVELLE DU TREPAS du moine plongea la recluse de Santa Clara dans une tristesse si profonde qu'il n'y avait pas d'admonestation de son confesseur, ni de soins charitables de quelques religieuses qui pussent en distraire son âme.

C'était une nouvelle phase de cette âme affectée, une extravagance d'une consternation aussi irrationnelle que les autres.

À présent, la terreur que lui inspirait l'enfer rendait plus accablante l'absence de frère Jacinto ; elle dont les prières lui inspiraient tant d'espoir. Le moine d'Arrábida conçut quelque dépit de la confiance que sa fille spirituelle plaçait sur un insolent qui l'avait publiquement humilié, et refusa de l'absoudre tant qu'elle ne s'accuserait pas en confession d'avoir péché, en jugeant efficaces, une belle ineptie ! les prières de frère Jacinto.

Angelica s'y refusa, en criant qu'elle préférerait perdre son âme plutôt que de nier les vertus de son bienfaiteur. Frère Silvestre do Coração Divino ne voulut plus avoir affaire à sa pénitente et dit à ses autres filles spirituelles que Satan l'avait vaincu en lui volant l'esprit d'Angelica Florinda.

L'on mit ouvertement au point une conjuration contre la séculière. Sous couleur de la plaindre, les mystiques bonnes sœurs ne cessaient d'insinuer à la supérieure qu'il était nécessaire de réduire Angelica à se soumettre au petit moine, ou de lui remettre l'argent qu'elle avait donné pour acheter son entrée, avant de la renvoyer dans le monde. La prieure répondit que la séculière chercherait un autre confesseur. Il en coûtait à cette religieuse compatissante de forcer cette femme désespérée à partir du monastère dans un tel état d'esprit qu'elle ne serait pas loin de devenir folle. La malheureuse, en outre, de plus en plus dévote et recueillie, ne sortait pas de sa cellule ou du chœur. La bande séraphique du moine d'Arrábida s'entêtait nonobstant à donner satisfaction à frère Silvestre sur un des deux points : lui obéir ou partir.

Mais, comme la séculière ne pouvait être admise, ni renvoyée sans un vote de la communauté, la prieure recourut au suffrage, après avoir demandé à Angelica si elle voulait obéir aux prescriptions de frère Silvestre. Elle n'obtint que des larmes, comme réponse, mais ces pleurs exprimaient le refus de ne plus croire à l'efficacité des prières de frère Jacinto.

Le litige mis aux voix, l'on décida à une majorité de six voix, sur trente-sept votantes, de renvoyer Angelica.

Après que les deux partis se furent lancé à la tête de telles insolences il s'en fallut d'un cheveu qu'ils n'en vinssent aux mains. Les bigotes se défendaient, en les mitraillant impudemment de leurs quolibets, contre les paillardises des plus jeunes. Exhumant les scandales habituels, celles-ci jetaient, par ricochets, les mêmes ignominies, aiguisées par leur persiflage, à la tête des vieilles. Saint François et Sainte Claire, franchement dégoûtés, cachaient leurs bienheureux visages. là-haut, dans les cieux empyrées, derrière les contrebasses des anges.

Angelica fut cependant avertie du résultat. La religieuse qui l'avait jadis nourrie était sortie désespérée du lieu où l'on votait, et vint lui dire de ne pas s'en aller avant qu'on lui en intimât l'ordre ; qu'elle allait œuvrer pour le bien commun, en ramenant la paix au couvent.

Nous avons déjà dit que cette religieuse était constitutionnelle. Elle avait des frères et d'autres parents aussi dans l'armée. Elle écrivit à Lisbonne une lettre réclamant l'intervention d'un neveu, aspirant de cavalerie. Ce garçon adorait la religieuse, qui entretenait ses bons sentiments en lui offrant de temps en temps des pièces à deux faces¹ : il demanda une permission, et se présenta au couvent. Sa tante lui raconta le conflit opposant le moine d'Arrábida et la séculière, ainsi que les désordres qu'il avait provoqués au couvent dans la communauté. L'aspirant épargna à sa tante le soin de lui expliquer ce qu'elle attendait de lui.

– Laissez-moi seul avec le moine... dit-il.

– Mais ne m'expose à... Ne fais n'importe quoi... Charges-en une autre personne...

– Je ne cède à personne le plaisir de flanquer deux bonnes mandales à un saint.

L'aspirant mena son enquête, et apprit que le moine passait ses nuits chez des fidalgas où il se délassait, de façon édifiante, en rassemblant, dans des reliquaires, des esquilles d'os de divers saints, qu'il avait apportés de son couvent. Disons en passant que le moine en possession d'un tel ossuaire avait distribué dans la région une telle quantité de phalanges de São Bono, prêtre et martyr, que le saint aurait dû avoir plus de bras que Briarée pour que tous ces os fussent à lui. Bien qu'il ne vendît pas au poids ni d'après leur aspect ces fragments de squelette, les sommes que tirait le moine d'Arrábida de ce commerce étaient telles et si importantes qu'il possédait, payés en argent comptant, de bons arpents de sa terre, et comptait en acheter d'autres avec le produit d'un paturon de bélier dont il avait déjà fait des esquilles, attribuées à différents saints

¹ Doublons du règne de Dom João V, 1689-1750 (Note de l'Ouvroir)

et diverses saintes.

Une nuit que frère Silvestre portait dans un petit sac de velours écarlate les vénérables reliques d'un genou de Saint Cucufa, et d'un pyramidal du poignet de Sainte Symphonie, il vit sortir de sous l'Arc de Vandoma un homme en capuche, qui lui adressa juste quelques mots.

– Vous ne mettrez plus, mon frère, vos séraphiques pattes sur le couvent de Santa Clara. Si vous le faites, vous aurez droit à quatre douzaines gifles. Et pour vous donner une idée des caresses que je vous promets, recevez-en un échantillon, que je ne vous compterai pas, d'une demi-douzaine.

Le moine ne les reçut pas toutes ; à la troisième, il était par terre, les narines meurtries, si bien que, s'il utilisait les os nasals, il pourrait en faire le nez de quelque martyr de Dioclétien.

L'aspirant fila impunément. Frère Silvestre revint chez lui et répara les ruines de son visage démantibulé. Le lendemain, il se nourrit de bouillons, et boucla ses bagages. Le surlendemain, il prit congé de beaucoup de pénitentes, en disant qu'un ange lui était apparu en songe pour l'inviter à prendre ses distances avec les sans-culottes qui essayaient de l'assassiner.

Il n'alla pas au couvent. Il écrivit à la plus dévote de ses filles pour lui raconter le songe, et lui demander de prier pour lui, en lui envoyant à cette occasion une belle esquille du paturon d'un mouton, qu'il partagea en onze fragments, que chacune de ses pénitentes conserve, en sa mémoire, une relique du miraculeux Saint Cornélius.

Les onze bigotes gueulèrent de chagrin.

Pendant ce temps-là, une minorité de pécheresses se tordirent de rire dans la cellule de la tante de l'aspirant. Le pacificateur du monastère prenait le chemin de Lisbonne faisait tinter dans sa poche six pièces sonnantes que sa tante avait déposées dans sa main sacrilège.

Angelica Florinda avait déjà épanché le plus clair des scrupules qui lui pesaient sur le cœur aux pieds d'un directeur plus instruit ; mais sa plaie avait infecté cette raison malade au point qu'il n'y avait plus de caustique d'austère et lumineuse piété pour la cautériser.

Fin de la deuxième partie



René Biberfeld - 2017